



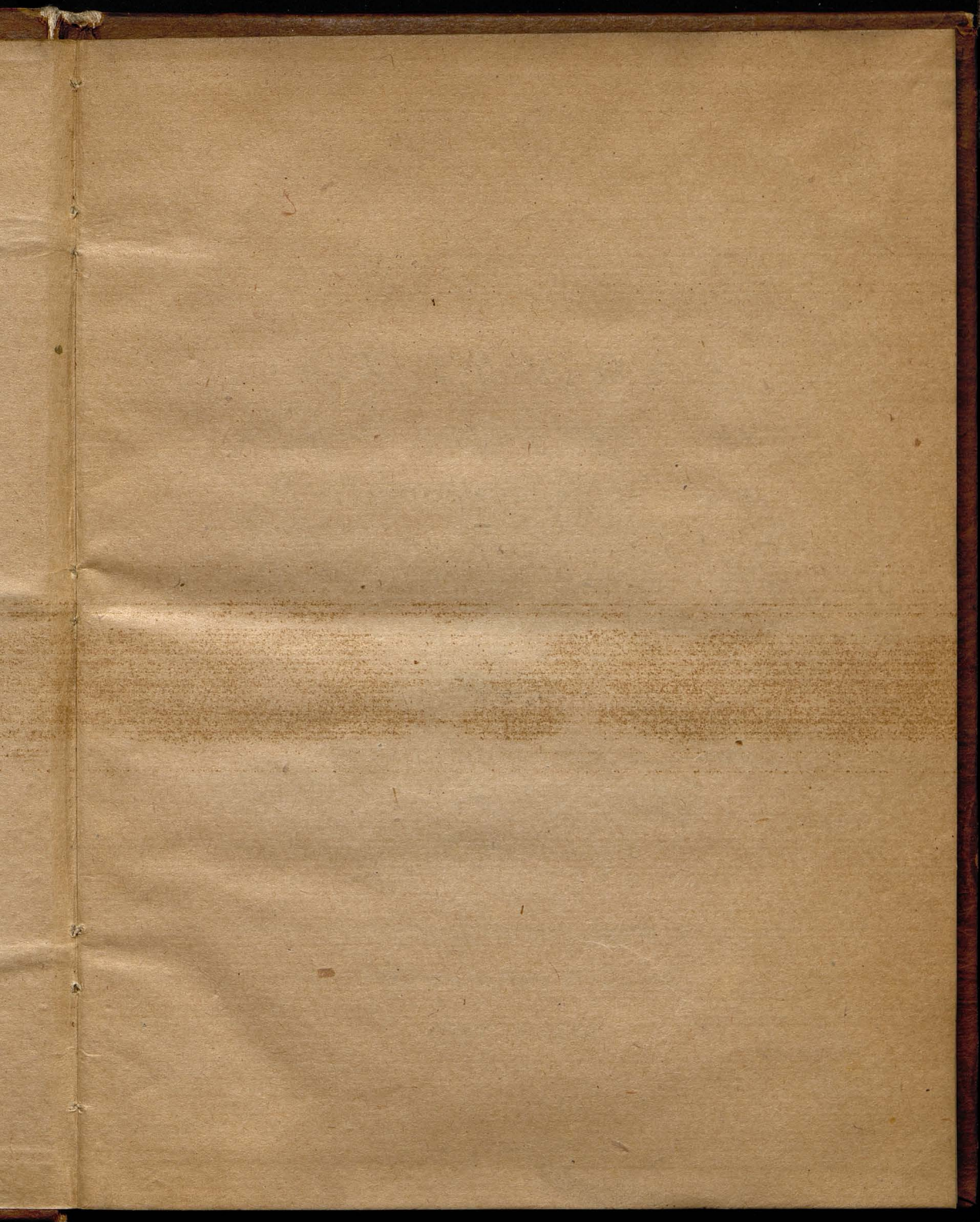
30249

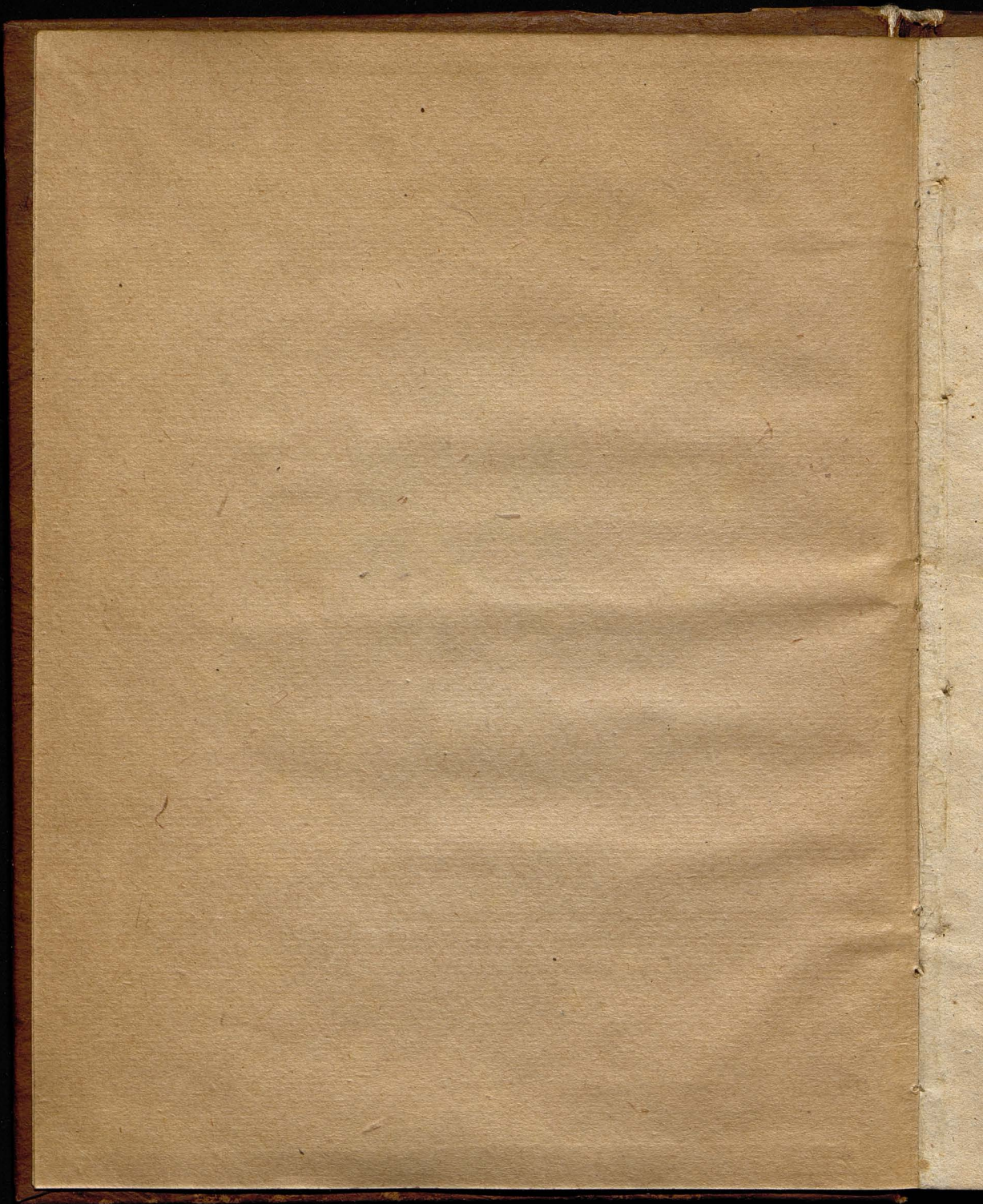
I Mac. St. Dr. P



30249

I Mar. St. Dr.





Autor: Michel Jean Le Comte de Roch
Rob. Extr. XIII. 270.

V I C T O R

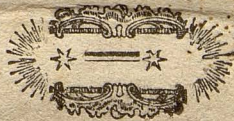
62

A M E D E E

T R A G É D I E

EN CINC ACTES ET EN VERS.

Par l'Auteur de la minéralogie Sicilienne.



*Le
D'Ambr...*

N^o D'Ambr...

à V A R S O V I E.

à L'IMPRIMERIE LIBRE.

MDCCLXXXIX.

30249. I.

BIBLIOTHECA
UNIV. IAGELL.
CRACOVENSIS





INTRODUCTION.



TOUTS ceux qui se plaisent à lire l'Histoire connaissent l'Anecdote du trait qui fait le sujet de ma Tragédie, c'est à dire, sçavent: que Victor Amédée après avoir abdiqué sa Couronne en faveur de son fils Charles Emanuel, voulût ensuite la reprendre, échoua dans son dessein & finit ses jours dans le Chateau de Rivoli, maison de Plaisance qu'il s'était bati. Mais la plupart ignorent & les raisons de cette abdication, & les motifs de son désir de remonter sur le Trône. Un séjour assez long que j'ai fait dans le Piémont & les provinces adjacentes de cet Etat, m'ayant mis au fait, des causes secrètes de ces deux revolutions, également intéressantes en politique; j'avais conçu d'abord le dessein d'en faire part au Public, dans un ouvrage intitulé, Révolution de Piémont. Mais cherchant un sujet qui pût remplir l'objet du

INTRODUCTION

nouveau genre que je voulois introduire dans la direction des Poëmes Dramatiques ; j'ai crû qu'aucune ne pourrait mieux me convenir pour servir de démonstration visible à mon nouveau plan que cette Anecdote ; & de simple Historien Littérateur, devenant Poëte, j'ai endossé le Cothurne de Melpomène, & quoique écartant de la Scène son poignard, j'ai crû doublement intéresser les amateurs, en leur présentant, une action peu connue sous les dehors d'un Costume particulier. Ayant déjà répondu dans ma Préface, à tout ce qu'on pourrait m'objécter relativement aux abstractions que je fais des méthodes usitées, & consacrées par la mode & le ton régnant, je ne reviendrai plus sur ce chapitre ; mais je passe tout de suite au recit Historique & incontestable du fait même, tel que j'ai pu me le procurer par des notes secrètes des Contémporains de cet événement ; nommément de Mrs. du Bourg, Pertingue, St. Marfan, & Cumiane. Et je crois que le lecteur me fera gré, après avoir lû ce recit, d'avoir

INTRODUCTION

été si exact à suivre le fait tel qu'il a été, sans amplifications, sans machines étrangères sans Scènes à tiroirs, ni épisodes poëtiques, comme le font communément les auteurs Dramatiques dans les ouvrages de ce genre.

Victor Amedée, un des plus grands Prince de la maison de Piémont, par la subtilité de sa politique plus encor que par ses talens guerriers, tirant parti de la position de ses Etats, s'était fait un grand nom, & tenait un rang distingué parmi les puissances de Son temps. Motifs qui malgré sa faiblesse, le faisait désirer pour allié des Souverains qui voulaient avoir quelque influence en Italie.

Les Circonstances du moment ayant armé contre elles l'Espagne & la maison d'Autriche, faisaient à chaqu'une d'elles rechercher & marchander même l'alliance de Victor. Probable pour ne pas profiter de l'occurrence & qui plus est aveuglé sur les suites par les conseils intéressés de St. Dreux, Son homme de Confiance, oubliant & la bonne foi, qui doit être la baze de tous les traités, & son hon-

INTRODUCTION

neur, & se dissimulant à lui même les tristes conséquences qui en pouvaient émaner; Victor fit à Tortonne un double Traité avec la maison d'Autriche & avec l'Espagne, promettant à chaqu'une en particulier des secours auxiliaires contre son adversaire, & recevant des parties Contractantes en compensation, des Provinces & des Sommes. Une fraude si évidente ne pût rester longtems cachée, & toutes les intrigues de Victor ne purent en prévenir la déconverte. Indignées de ce procédé, les deux puissances changèrent de batterie, & pour mieux punir un allié infidèle & parjure, d'ennemis devinrent alliés & résolurent en commun la perte de Victor, & le partage de ses Etats. Trop faible pour leur résister, & trop fier pour s'humilier, Victor prit un parti violent, mais convenable au moment, comme le fait l'a prouvé, de descendre du trône, toujours sur d'y remonter, en déduisant après ses raisons, & d'y faire monter son fils Charles Emmanuel, dont les inclinations douces, le caractère pacifique lui faisaient espérer les plus

INTRODUCTION

grandes facilités dans ses Attentes. L'éloignement volontaire du timon des affaires de l'auteur même de la trame, la douceur du nouveau Roi, son innocence, touchèrent les alliés trahis & irrités, ils sacrifièrent leur vengeance, & tout rentra dans l'ordre. Victor charmé du succès de son Stratagème, voyant les esprits calmés, les forces & les regards des puissances tournés vers d'autres objets, & comptant sur la docilité de son fils, & l'Empire qu'il croyait avoir sur ses Sujets, après un silence de deux ans, sans prétexte d'une invitation de son fils, vint le visiter, & sonder le terrain & les marches du trône sur le quel il voulait relever une autre fois son pouvoir. Mme: de St. Sebastien après Marquise d'el spigno, Cumiane de maison, d'abord maitresse de Victor pendant son règne, puis devenuë sa femme légitime, sous celui de son fils, & avec le consentement de Charles Emmanuel, peu satisfaite du titre d'Epouse légitime, si Elle n'était Reine, abusant de son pouvoir sur son Epoux affaibli par l'âge, le réduisit enfin, & le porta

INTRODUCTION

à attenter à l'autorité de son fils. Mais la noblesse qui n'ignorait pas la barbare dissimulation de Victor, ayant tout à craindre pour Eux, s'ils l'auraient Emmanuel se défaisir des rênes du Gouvernement, sçurent tellement faire valoir à ses yeux le péril de l'Etat, Sa propre fureté, qu'il consentit enfin, malgré sa tendresse pour son père à le faire arrêter & condamner à une prison perpétuelle; qui est la Catastrophe de mon Poëme. Après cette exposition, il ne reste qu'à prouver si un Poëme Dramatique peut exister sans mort? & sans amour. La mort de César a prouvé la possibilité du second point, puisse mon Victor faire au moins suspecter la possibilité du premier, je ne croirais pas avoir perdu les veilles que j'ai consacré à cet ouvrage.





P R É F A C E

*L*E poëme dramatique que j'offre au public, présente une singularité peut-être trop frappante aux yeux des personnes prévenues, qu'une tragédie ne doit offrir que des Scènes en sanglantées, pour que je ne doive pas prévenir tout ce que l'on pourra objecter, contre le plan que j'ai adopté, par une exposition succincte des motifs qui m'ont guidés: Chaque poëme a son caractère distinctif: l'Ode doit s'élever avec sublimité; l'Élégie s'envelopper des crépes de la douleur, l'Epigramme acérer sa pointe, le Madrigal offrir une pensée neuve, & morale; la Comédie le tableau de nos moeurs, enfin la Tragédie affecter notre âme par quelque tableau attendrissant. Mais ne peut on émouvoir notre coeur qu'en le déchirant; en lui offrant continuellement ou la coupe dégoutante de Thyeste, ou des poignards

P R E F A C E

ensanglantés, un trait d'histoire mis en action ne peut-il pas intéresser une âme sensible par la peinture pathétique des malheurs d'une tête illustre; faut-il absolument pour arracher des pleurs aux spectateurs joncher la Scène de Cadavres, & changer le théâtre en échafaut? je conviens que l'usage a prévalu; mais cet usage pouvant servir d'autorité n'est cependant point une loi dont un esprit libre & un coeur sensible ne puissent s'affranchir. Le but véritable de la Tragédie, à ce qu'il me paraît, est de corriger les moeurs en les imitant par une action qui serve d'exemple; ainsi, pourvu que la victime de la passion qu'on peint soit illustre; que les moyens qu'elle fait mouvoir soient grands, que sa ruine soit éclatante; peu importe aux spectateurs que le coupable finisse en payant de sa tête, ou qu'une prison politique termine ses violences, & borne sa carrière. Suivant en cela ma propre délicatesse j'ai affranchi la Scène de ma Tragédie d'un si cruel dénouement, commun à tous les poèmes de ce genre. Suivant le même Plan, sans vouloir cependant me donner le ton d'un

Reformateur, j'ai osé encore retrancher deux autres abus qui me repugnaient dans le plan commun de toutes les Tragédies. Le premier c'est cette nuance uniforme qu'ont adoptés tous les auteurs dramatiques en prenant toujours l'amour pour principal, & unique mobile de tous les sujets qu'ils ont traités, je conviens que l'amour est une des plus violentes passions d'u Coeur humain, mais est-il donc décidé que l'amour seul a été le principal acteur de toutes les révolutions dont fourmille l'histoire, & puisque la tragédie est le tableau mis en action des évènements humains, il ferait aussi ridicule de faire présider toujours l'amour dans toutes les catastrophes offertes par la Scène dramatique, que si dans la Comédie qui est le tableau de nos moeurs civiles, faisant abstraction de toutes les autres passions, l'on n'employait l'organe de Thalie & son brodequin instructif, que pour retracer seulement des intrigues amoureuses. Le coeur humain est affecté malheureusement de trop d'affections, pour ne pas ouvrir un champ bien plus vaste aux talens d'un auteur dra-

matique en l'exerçant sur d'autres passions. Pourquoi borner sa plume aux fougueux élans de l'amour, quand elle peut également intéresser le coeur, & l'oreille, par la peinture pathétique des dangereux effets, de l'ambition, de l'envie, de la haine, & de tout d'autres passions violentes. Un autre abus avoit affermi encore sous son joug la plume des auteurs dramatiques, & même les chef-d'oeuvres de notre Théâtre. Cédant à l'usage établi, ils n'exposaient aux yeux du spectateur le plan, & le ressort des actions mis en mouvement que par la bouche des confidens, j'ai cru de la dignité de la Scène dramatique de l'élibérer de ce joug servile, & il me paraît qu'un événement quelconque traité par les acteurs intéressés, a bien plus de mouvement, une marche plus rapide; & présente un intérêt plus vif, que s'il est opéré par des personnages en sous ordre, qui partagent, mal à propos, l'intérêt du spectateur; qui ne devrait être fixé que sur les objets principaux. Je ne donne point ces principes pour axiômes, l'usage consacré par tant de chef-d'oeuvres élèveroit une

autorité trop puissante contre moi, & d'ailleurs trop peu connu dans la carrière dramatique, je ne pourrais pas me flatter que mon sentiment pût faire pencher la balance: mais je l'offre comme une simple tentative d'un cœur sensible, & dans ce cas, peut-être que cette découverte bien loin de paraître puérile, trouvera quelque intérêt aux yeux des vrais amateurs.

PERSONNAGES

EMMANUEL, *Roi de Sardaigne, Prince de Piémont.*

VICTOR *Amédée, père d'Emmanuel.*

LA MARQUISE de Spigno, *épouse de Victor Amédée.*

D'ORMEA (*le Marquis*) *Secrétaire d'Etat.*

DU BOURG (*le Marquis*) *aussi Secrétaire d'Etat.*

ZOPPI, *Chancelier.*

CUMIANNE (*le Comte*) *frère de la Marquise de Spigno.*

BALBIAN

St. MARSAN.

SALMATORIS.

)
) *Conseillers d'Etat.*

RHEBINDER *Feld-Maréchal des armées de Piémont.*

St. THOMAS *Général d'armée.*

St. REMY (*le Baron de*) *Commandant de la citadelle.*

BIANDRA (*le Chevalier*) *Capitaine des gardes d'Em-
(manuel.*

LANSASQUE (*le chevalier*) *Officier de la citadelle,*

La Scène est à Turin.

VICTOR
A M E D É E
A C T E I.

S C E N E I.

Le Théâtre représente un appartement du Palais du Roi.

V I C T O R , L A M A R Q U I S E .

L A M A R Q U I S E .

ENFIN, le ciel propice à la cause des Rois,
couronnant vos desseins, semble appuyer vos droits;
Vous voilà dans ces lieux, où vôtre complaisance,
Vous priva, pour un temps, de l'auguste puissance.
Ou y reçoit vos loix; & vos moindres Souhais
Ont toujours le pouvoir des suprêmes décrets.
Le guerrier vous chérit, le peuple vous révere,
Et votre fils Soumis craint la voix de son père.
Sachés mettre à profit ces instans précieux;
Faites valois, Seigneur, l'influence des cieux:
Le Pontife vous doit sa fortune & sa place,
Qu'il parle à votre fils, s'il le faut, qu'il menace,

A

Un fils ambitieux qui, fier de sa grandeur,
De son état présent méconnaîtrait l'auteur.

V I C T O R .

MADAME, vos raisons ont pénétré mon âme:
Vôtre témérité m'encourage & m'enflamme;
Mais, avant que d'oser frapper un si grand coup,
Nous devrions tâcher d'unir Dubourg à nous.
Certain de St. Remy, je connais trop son Zèle;
D'Orméa me doit tout, Cumiane est fidèle;
Mon fils, dès son enfance, à mon joug asservi,
Me craindra comme fils, m'aidera comme ami.
Ne croyés pas qu'en lui la grandeur Souveraine
Ait tendû le ressorts de Son âme peu vaine.
Il aime le plaisir, le travail lui déplaît,
En le dépossédant je lui fais un bieufait.
A peine a-t-il osé de ses mains incertaines,
De l'Etat, à mon gré, laisser flotter les rênes.
Il croira voir combler ses voeux & ses desirs,
Si, travaillant pour lui, je le laisse aux plaisirs.
Mais Dubourg seul m'arrête: avés-vous vû, Madame,
Comme il cherche toujours à lire dans mon âme?
Du Dédale des Rois connaissant les détours,
Sous l'air le plus onvert, il Soupçonne toujours.
Ma main a dirigé ses pas dans sa carrière;
Il me doit son crédit, son bien, son Ministère,
Mais, dressé par mes mains, s'il cède à ses soupçons,
Il pourra contre nous employer mes leçons.

LA MARQUISE.

Excusés-moi, Seigneur, si dans ce moment j'ose.
Etre d'un autre avis: Dubourg ne se propose
Dans ses égards pour vous, qu'à fixer votre coeur;
Il a vu d'Ormea ballancer sa faveur;
Un jeune Roi souvent change dans l'occurrence;
Dubourg voit chaque jour s'affaiblir sa puissance,
Ranimés son espoir par l'offre du crédit.
Qu'un père respectable a toujours sur son fils;
Mais, en calmant Dubourg, ménagés l'apparence;
Que D'Ormea toujours ait en vous confiance,
Qu'il croye, dans le temps, qu'on agit contre lui,
Que vous êtes, Seigneur, son plus puissant appui.

VICTOR.

Quoique coûte à mon âme une telle imposture,
S'il faut, je flatterai ma propre créature.
Ardente Soif du trône! à quoi m'abaissez-vous?
Je dissimulerai ma honte & mon courroux.
Mais, si le ciel un jour, à mes vœux favorable,
Me rend l'arbitre encor de ce Sujet coupable
Par la mort de Dubourg & de ses partisans,
Et tournant en rigueur mes égards complaisans,
A l'univers entier je veux faire connaître
Qu'on n'abaisse jamais impunément son maître.

LA MARQUISE.

J'approuve ce courroux, mais le bien de l'Etat,
Vôtre intérêt requiert qu'on évite l'éclat.

Ménagés vos transports, Seigneur, je vous conjure;
Par un calme apparent la vengeance s'assure.
Je vois Dubourg venir, dissimulés ses torts,
Et pour le captiver épuisés vos ressorts.

S C E N E II.

VICTOR, LA MARQUISE ET DUBOURG.

D U B O U R G .

Ambassadeur zélé d'une tête bien chère,
Glorieux de remplir un si doux ministère,
De la part de mon Roi, du plus tendre des fils.
Je viens vous apporter le dévoûment soumis.
Emmanuel, sachant que ces lieux vous possèdent,
Regrette les instans que ses devoirs obsèdent;
Si le bien de l'Etat ne captivait ses pas,
Il viendrait aussittôt se jeter dans vos bras.
Mais, intruit par vous même à maîtriser son âme,
Il Soumet au devoir le penchant qui l'enflâme,
Et, jusqu'à ce qu'il puisse embrasser vos genoux,
Sire, il m'a commandé de rester près de vous.

V I C T O R .

Des besoins de l'Etat les Rois dépositaires,
Ont droit de ménager des heures aussi chères.
Sans les chercher je fais, donner un juste prix.
Aux soins qu'entre l'Etat & moi pèse mon fils.
L'attendrai sans regret le moment si prospère
Qui doit le ramener dans les bras de son père.

DUBOURG.

(à la Marquise, en lui présentant un écrin.)

Madame, auprès de vous un soin non moins flatteur.
A dirigé mes pas; interprète du cœur,
D'un roi qui vous chérit, je viens de sa tendresse
vous remettre ce gâge; à ma main qui s'empresse.
A vous le présenter, permettés cet emploi...

LA MARQUISE.

A ces soins obligeants je reconnais le Roi:
Tout ce qui vient de lui ne sçaurait que me plaire.
L'accepte avec plaisir; & votre ministère
Ajoute un nouveau prix au don que je reçois.

DUBOURG.

Remplissant aujourd'hui l'office que je dois,
Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon maître.
Que je Serais heureux, si le Sort faisait naître
Un moment fortuné qui de mon zèle ardent
Pût vous prouver un jour le parfait dévouement!

VICTOR.

Dubourg, de votre Cœur je n'eûs jamais de doute.
Ce n'est pas vous ici que ma femme redoute.
Vous êtes mon ouvrage; ai je lieu de penser
Que Dubourg à mes vœux voulût se refuser?

D U B O U R G .

Non, Sire, à vos bienfaits je dois mon existence.
 Quel prix pourrais-je mettre à ma reconnaissance ?
 Ordonnés, & Dubourg, a vos ordres toujours
 Consacre sa fortune, & son rang & ses jours.

LA MARQUISE (*bas à Victor.*)

Profitez du moment, la victime se livre.

V I C T O R , (*bas à la Marquise.*)

C'est un tout autre plan que votre époux doit Suivre.
 Le temps n'est pas venu; tâchons de le comprendre,
 Nous aurons tout loisir à nous en faire entendre.

(*haut à Dubourg.*)

Eloigné de la cour, loin du séjour des Rois,
 A mon ambition j'ai sçû dicter des loix.
 Je ne veux rien pour moi, si j'ai quelque faiblesse,
 C'est pour un digne objet qui m'aime & m'intéresse.
 Ce discours vous surprend, & je vois vos regards
 Chercher à pénétrer vous épuisez votre art.
 L'art de dissimuler des rois forme l'étude,
 Et Victor, loin de vous, a dans sa Solitude
 Sur ce talent suprême encore renchéri.
 Dubourg, sujet fidèle, ami tendre & chéri,
 Oublions qu'autrefois tu me nommais ton maître;
 Viendra ce temps encore où je ferai connaître
 Et mes vœux, & si j'ose espérer tout de toi.
 Attends ce temps propice, & n'écoute que moi.

DUBOURG.

Vous l'ordonnés, Seigneur, c'est à moi de me taire:
Mais vous verrez un jour, ce que Dubourg peut faire.
J'en jure par ce fer, j'en jure par ma foi,
J'en atteste le ciel, & mais voici le Roi.

SCÈNE III.

*EMMANUEL, VICTOR, LA MARQUISE,
DUBOURG.*

EMMANUEL.

O seigneur! ô mon roi! quel destin si prospère
Vous conduit à Turin; & me ramène un père?
A qui puis-je devoir un bonheur aussi doux?
Ah! je n'en puis douter, Madame, c'est à vous:
Ce retour imprévu, de vous seule est l'ouvrage;
De Turin, de l'Etat vous mérités l'hommage,
Permettés que mon coeur, par ses embrassements,
Acquitte près de vous mes vœux reconnaissants.

LA MARQUISE.

Seigneur, je n'ai rien fait: une tête plus chère
Mérite les transports de votre âme sincère.
Aux murs de Chambéri, le cœur de mon époux
Ne pouvait plus long temps vivre éloigné de vous.
Les douceurs d'une vie, à l'abri des allarmes,
Lui faisaient de la Cour oublier tous les charmes;

Fatigué des travaux d'un empire agité,
 Las du poids des grandeurs, mon époux l'a quitté;
 Mais, fuyant, fans regret, l'éclat du Diadème,
 Pouvait-il oublier un fils que son cœur aime,
 Un fils que pour l'Etat ses mains avoient formé,
 Un fils que sur le trône elles ont élevé?
 Seigneur, pour vous, Victor, plein de Sollicitude,
 S'arrachant au repôs, quittant sa Solitude,
 Vient admirer ici Son ouvrage & vos faits,
 Et joindre ses avis à Ses d'autres bienfaits.

V I C T O R.

Oui mon fils ! ce n'est point un motif moins solide,
 Qui vers vous, à mes pas a pû Servir de guide.
 Je tremblais en Songeant qu'à vous même livré,
 D'un état séduisant, de dangers entouré,
 Vous ne fussiès bientôt vous même la victime.
 Excusés cette crainte, elle est peu légitime
 Aux yeux de qui connaît vôtre cœur, vos vertûs.
 Trop d'amour quelque fois prend des Soins superflûs
 Mais peut-on, dites moi, blâmer un tendre père
 De trembler pour le Sort d'une tête si chère?

E M M A N U E L.

Ah! Seigneur, quelque soit le motif généreux
 Qui, pour notre bonheur, vous ramène en ces lieux,
 Quelque soit, en ce jour, la raison qui vous guide,
 Toujours en ma faveur mon amour la décide.
 Je le dois aux bontés de vos Soins paternels;
 Je veux les mériter; j'atteste le autels, De

De ce Dieu, devant qui tout n'est rien qu'impuissance,
De ce Dieu, dont je tiens & l'être & l'existence,
De n'employer jamais le pouvoir de mes droits,
Sans consulter avant vôtre avis & vos loix ;
Et, si jamais, séduit par la grandeur suprême,
Je voulais, à mon gré, gouverner par moi même,
Mes Sujets, dispensés de leur fidélité,
Ont droit de me priver de mon autorité.

V I C T O R.

O mon fils, c'en est trop; un si grand sacrifice,
Si j'osais l'accepter, serait une injustice.
Ne me Suis-je privé du droit des Souverains
Que pour venir dans peu l'arracher de vos mains ?
Vous offrir mes conseils, c'est vous prouver mon zèle.
Vous astreindre à mes loix, c'est vous prendre en tutelle.
Conservés dans vos mains le Suprême pouvoir,
Du Soïn de vous guider laissés moi le devoir.
Je connais tout le prix de vôtre obéissance,
Le ciel à vos vertus en doit la récompense ;
Et si la loi du Sang vous fit naître mon fils,
Par le choix de nos cœurs, ne soyons plus qu'amis,

L A M A R Q U I S E.

Par vos combâts, Seigneurs, vous m'étonnés moi-même.
Quel mépris des grandeurs ! quelle vertu Suprême !
Quel fiecle a produit ces efforts généreux ?
Non ! la postérité, dans nos futurs neveux

Avec peine croira ce que mon cœur admire!
 Un père pour son fils délaisse son empire,
 Le fils, en acceptant le Sceptre de ses mains,
 Ne veut en recevoir les honneurs Souverains
 Qu'assuré que son père, auquel il s'abandonne,
 Voudra bien partager le poids de sa couronne.

E M M A N U E L.

Dans tous les cœurs bien nés, ce n'est point un effort
 De laisser aux vertûs prendre tout leur essor.
 J'ai rempli mon devoir, quel est l'homme farouche,
 Qui, le poison dans l'âme, & le miel sur la bouche,
 Trompe par ses sermens, adoucit ses regards,
 Quand sa main, en secret, aiguise des poignards?
 Mon âme ne connaît ni fraude, ni mensonge.
 Mon règne n'est pour moi qu'un agréable Songe.
 Vos avis peuvent Seuls rendre heureux mon réveil,
 Et, tel que les rayons d'un bienfaisant Soleil
 Font profiter les suc's que la terre prodigue,
 Seigneur, que votre esprit ennemi de l'intrigue,
 Protecteur des vertûs, orgâne de nos loix,
 Soutienne ma faiblesse, enhardisse ma voix,
 Et, par les fruits mûris de vôtre expérience,
 Verse sur mes Sujets la paix & l'abondance.



S C E N E IV.

EMMANUEL, VICTOR, LA MARQUISE, DUBOURG, RHEBINDER, BALBIAN, St. MARSAN, SALMATORIS, St. THOMAS, BIANDRA.

R H E B I N D E R.

Déjà, sur nos remparts, le Salpêtre enflammé,
Annonce à vôtre peuple un Prince bien aimé ;
A ses regards, Seigneur, daignés faire paraître
Son premier souverain, le père de son maître.

B A L B I A N.

Dans les temples déjà le plus suave encens
S'élève avec les vœux des cœurs reconnaissants ;
Chaque bouche, à l'envi, célèbre vôtre gloire ;
Et des chants, consacrés par nous à la victoire,
Attendant les échos, le Pontife à l'autel
Offre, dans ces moments, son cœur à l'Eternel.
Seigneur, daignés céder à cette impatience
D'un amour, inspiré par la reconnaissance.

St. M A R S A N.

Avant que vos regards, vers le peuple tournés,
Des bienfaits que sur lui votre main a versés,
Retrouvent dans les cœurs la juste récompense,
Daignés souffrir, Seigneur, que, dans cette occurrence,

B₂

Partagant les déstins d'un jour si Solemnel ,
 Nous vous rendions hommage, aux yeux d'Emmanuel,
 Et qu'aux piés de Victor, humiliant ma tête,
 Je célèbre, en mon cœur, comme un vrai jour de fête,
 Cet instant fortuné, qui le rend à son fils,
 A Turin, à l'Etat, à ses Sujets soumis.

E M M A N U E L.

Ah! bien loin d'envier cet hommage sincère,
 Je jouis en voiant qu'il s'adresse à mon père;
 Et mon cœur, à vos voix, unissant ses acçens,
 Acquitte faiblement ses vœux reconnaissants.

V I C T O R.

Vos Sentiments, mon fils, prouvant vôtre tendresse,
 Méritent un retour, mais exempt de faiblesse.
 Sensible à vos égards, certain de vôtre amour,
 Je bénis mille fois mes déstins, en ce jour;
 Mais d'un devoir sacré respectant les limites
 Qu'à mon pouvoir ma main elle même a prescrites,
 Emmanuel, je Sçais quel rang m'est destiné,
 Et combien mon pouvoir, par le vôtre, est borné.
 Si jamais, dans mes mains, l'autorité Suprême
 Soutint, avec honneur, l'éclat du Diadème;
 Si jamais ma valeur, en dépit des revers,
 Sçut conjurer l'orage, & brâver l'univers;
 Si mes Sujets enfin, de mes mains bienfaisantes,
 Goûterent autrefois les grâces renaissantes
 Ce temps, mon fils, n'est plus; je ne suis plus leur Roi.

Que leurs Sensibles cœurs se rappellent de moi ;
C'est une récompense à laquelle j'aspire.
Dans vous, Emmanuel, est le suprême empire ;
Je ne suis désormais que le premier sujet ;
A vous doit s'adresser l'hommage & le respect,
Et de mon dévouement vous présentant l'exemple
Avec tous vos Sujets je veux vous suivre au temple,
Et consacrant mes jours au bien de cet Etat
En moi j'offre, mon fils, un ministre, un Soldat,
Eclairé par le temps & par l'expérience.
O vous, dont le courage & la mûre prudence ;
Ont été le soutien de mes faibles succès,
Vous que j'ai délaissés par mon propre recès
Estimés moi toujours, & comptés sur mon zèle,
Mais à mon Successeur voués un cœur fidèle.
Allons ensemble, Amis, suivons les pas du Roi,
Au temple du vrai Dieu venons jurer la foi
Que consacre nôtre âme à notre nouveau maître.
Emmanuel, venés par vous même connaître
Le zèle qui pour vous vient embraser mon cœur.
Je vais solliciter nôtre commun auteur,
Et d'une âme attendrie, & d'une voix touchante
Implorer de mon Dieu la main toute puissante.
En attirant sur vous ses plus rares bienfaits,
Je verrai de mon cœur remplir tous les Souhais.



ACTE

 A C T E II.

 S C E N E I.

D O R M E A E T S t. R E M Y

D O R M E A.

PAR les devoirs durang, qui près du Roi m'enchaîne,
 Tout ce jour occupé je puis trouver à peine
 Un instant de loisir; cependant, St. Remy,
 Je voudrais vous ouvrir le cœur de vôtre ami.

S t. R E M Y.

A vos ordres, Seigneur, toujours prêt à me rendre,
 Aussitôt averti, je viens ici les prendre.
 Vous connaissez mon cœur, guidés en les élans,
 Et daignés excuser des efforts impuissants.
 Le pouvoir bien Souvent n'égale pas le zèle.

D O R M E A.

Le danger rend toujours la victoire plus belle.
 Enfin voilà Victor revenu dans Turin,
 Un retour aussi prompt doit avoir son dessein.
 Ce Prince, dès l'enfance, inquiet, vif, mais stable;

Dans son plan aujourd'hui semble être variable.
Cette retraite enfin, qu'il choisit à son gré,
Des honneurs délaissés attise les regrets.
Elevé par ses mains, instruit à son école,
Je ne laisse échapper ni geste, ni parole,
Et j'étudie envain son langage flatteur,
Sans pouvoir pénétrer les replis de son cœur.
Mais de quelque projet toujours je le Soupçonne ;
Voudrait-il sur son front, remettre la couronne ?
Par quels secrets moyens pourrait-on démêler . . . ?

St. R E M Y.

Vous le savés, Seigneur, l'art de dissimuler
de Victor, en tous temps, forma l'unique étude.
Il est vrai, je l'ai vu plein de sollicitude.
Mais peut-être qui Sçait? quelque chagrin secret,
Du repôs de son cœur trouble la douce paix ;
Peut-être la Marquise, altière, impérieuse,
Dédaigne le séjour d'une retraite heureuse.
Mais que Victor, épris de l'éclat des grandeurs,
Voulût se replacer au faite des honneurs,
Je ne le croirai pas, vôtre Soupçon l'outrâge,
Repoussés loin de vous cet injuste langage:
Rappelés vous le bût qui le fit abdiquer,
Et qu'il ne pourrait pas impunément brusquer.
Je parle du traité dicté par l'imposture,
Qué'aux dépens de l'honneur, dou blant sa Signature,
Avec Charle & l'Espagne, abusant tous les deux,
Victor conclût sans honte, excité par St. Dreux,
Et dont craignant après les suites malheureuses,

Désavouant l'auteur de ces trâmes affreuses,
 Et prétextant, auprès des princes offensés,
 Sous le poids des travaux, ses esprits affaiblés,
 A son fils il laissa, sons l'appâs vain du trône,
 L'opprobre jaillissant du traité de Tortone,
 Que beaucoup de travaux, & les vertûs du fils,
 Après deux âns à peine ont plongé dans l'oubli.

D' O R M E A.

Oui, St. Remy, je Sçais qu'elles peines cruelles
 Ont fait naître pour nous ces traités infidèles,
 Mais Victor, jouissant du fruit de nos travaux,
 Peut être vient tenter quelques crimes nouveaux.
 Et que me dirès-vous du cœur de la Marquise ?
 L'âme de son époux, à ses ordres fourmise,
 Ne respire & n'agit que par ses volontés.
 Emmanuel toujours la comble de bontés,
 Et croit que son crédit lui captive son père.
 Je penche, St. Remy, pour un avis contraire,
 Et crois que, sous l'appâs d'un sincère retour,
 Samain, pour nous frapper, n'attent qu'un heureux jour.
 Ciel! préserve le Roi! j'abandonne ma tête,
 Si cette ôffre suffit pour calmer la tempête.
 Mon Sacrifice est prêt.

S t. R E M Y.

Vôtre zèle est connu.
 Il est beau de mourir, en ôffre à la vertu.
 Mais, Seigneur, vous vivrés, & ces Etats tranquillés.
 Et le Roi, jouiront de vos talents utiles,

Bau-

Bannissés de vôtre âme un sçouppçon peu fondé,
 Et foyés sûr Seigneur, que, par tous Secondé,
 Si quelque main trâitrefse osait brâver le trône,
 Nous volerons en foule où l'honneur nous l'ordonne
 Et des projèts conçûs, dans la nuit de l'erreur,
 Bientôt seraient noyés dans le Sang de l'auteur.

D O R M E A.

Que j'aime ce transport d'un brâve militaire!
 L'âge n'a point glacé vôtre valeur première,
 Et vôtre Sang versé, pour l'honneur de l'Etat,
 N'a pas éteint en vous la vigueur du Soldat.
 Vôtre tranquillité me rassure moi-même;
 Je remèts aux vertûs, à la Bonté suprême,
 A calmer les regrèts que Victor peut-être a.
 Je le vois, laissés-nous.

S C E N E II.

V I C T O R, D O R M E A.

V I C T O R.

Vous, voici d'Orméa?

D O R M E A.

Oui, Sire, de mon temps n'étant pas toujours maître,
 Je Saisis un instant, & je. . . .

C

V I C T O R .

Pour vous connaître ,

Ce n'est pas aujourd'hui que je dois m'efforcer.
 Marquis, deux aus n'ont pû dans mon cœur effacer
 Le souvenir flatteur de vôtre constant zèle ;
 Et, quoique absent, jeçrois que D'Orméa fidèle
 A mon fils, à l'Etat, à Victor est resté.

D' O R M E A .

Fuyant des courtisans le langage empesté,
 Les Serpens déchainés de la jalouse Envie,
 Guidé par mon devoir, & fidèle à mon Roi,
 Avec intégrité j'ai rempli mon emploi.
 De mes faibles talens je connois l'impuissance ;
 Mais, par une prudente & sage obéissance,
 J'ai conservé, Seigneur ma place & mon crédit,
 Prêt à les résigner, sans regret, sans dépit,
 Si l'Etat, estimant mes talens inutiles,
 Remettait mon emploi dans des mains plus habiles.

V I C T O R .

Un tel éloignement d'intérêt personnel.
 Marquis, est rare; en vous, je veux le croire tel,
 Mais, D'Orméa, mon fils en connaît-il la force?
 Ne peut-il pas penser que ce n'est qu'une amorce,
 Que vôtre expérience, au devant du hazard ;
 Apposé prudemment, comme un puissant rempart ?
 Croyés-moi, tous les soins, la vertu la plus pure,
 Ne sont point à l'abri des revers de l'injure ;

Affaissés sont le poid des Services rendûs,
J'ai vu mille guerriers, du faite descendûs,
Traîner languissamment, dans le sein des ténèbres,
Les restes oubliés de leurs jours si célèbres.
A quoi leur ont servi des flots de sang versés,
Et leurs soins pour l'Etat, & leurs biens épuisés?
A fournir plus d'appâs à la douleur amère,
D'avoir usé leurs jours à suivre une chimère.
Qui fait, si pareil sort ne vous attend au bût?
Emmanuel est jeune, & facile à l'abûs
De cette autorité pour lui nouvelle encore,
Son Règne n'est pour vous qu'une naissante Aurore,
Dont les fraîches couleurs, & la douce clarté,
Etalant les rubis de son char brillanté,
Présagent d'une beau jour la paisible carrière
Tandis que de la nuit, prompte avant-courière,
L'Etoile du Vesper, de ses crêpes obscurs,
Voilant des feux du ciel les magasins impurs,
Porte dans tous les lieux la Tempête & la foudre
Qui frappe, détruit, brise, & réduit tout en poudre.
Un asile certain est un port assuré,
Que tout ministre adroit doit s'être préparé.
Profitez des beaux jours que la faveur vous laisse,
Redoutés du Destin l'inconstance traître,
Et prévenant les coups, de l'aveugle hazard,
De conjurer le sort, ayés, comme moi, l'art.
J'étais Roi: dans mes mains, l'autorité suprême
Aisément aurait pû m'aveugler sur moi-même.
Bien faiblement épris d'un moment fortuné,
J'ai pensé qu'étant homme aux revers destiné,
Je pouvais éprouver quelque vicissitude;
Préférant à l'éclat, la paix, la solitude, C

Déposant, sans regret, le sceptre & ses grandeurs,
 Et d'un état sans faste embrassant les douceurs,
 J'ai trouvé dans le sein d'une simple retraite
 Un bonheur, un repos qu'Emmanuel regrette,
 Et que mon cœur préfère, exempt de vains desirs,
 A la pompe, à l'éclat, des plus brillants plaisirs.
 Réfléchissés, Marquis, à l'avis que je donne;
 L'amitié la dicte; la Sûreté l'ordonne.
 Cet asile assuré, qu'envain vous chercherez,
 Ches un ami constant vous le retrouverés.
 Victor, toujours le même, en dépit de l'envie,
 Vous présente un rempart contre la jalousie.
 Mais, pour en mériter la défense & l'appui,
 Consacrés à Victor vôtre cœur aujourd'hui,
 Et pour serrer le nœud qui tous deux nous rassemble,
 Unissons nos crédits & nos forces ensemble.

D O R M E A.

Par ce discours obscur, sans pouvoir m'ébranler,
 Pour vous même, Seigneur, vous me faites trembler.
 Je ne crains rien pour moi; quidé par un vrai zèle,
 Je ne fais qu'obéir, être un sujet fidèle,
 Du maître que je sers remplir les volontés,
 Accomplir sa justice, étendre ses bontés.
 Si, malgré les efforts de mon ardeur sincère,
 Par faiblesse jamais j'errais dans ma carrière,
 Je compte trop, Seigneur, sur le cœur de mon Roi.
 Pour pouvoir redouter quelque malheur pour moi.
 Emmanuel est juste, un pas involontaire,
 Ne peut sur un Sujet attirer sa colère,

Encor, sur un sujet qui, dès ses jeunes ans,
Au bien de cet Etat consacra ses talents.
Seigneur, sous vôtre règne, ayant eû l'avantage
De braver, quarante ans, la tempête & l'orage,
Je vous ai vû content des efforts que j'ai faits;
Vôtre main libérale a comblé de bienfaits,
D'Orméa couronné de Laurier & de Palme.
Puis-je donc redouter, dans un état de calme,
Qu'Emmanuel voulut, injuriant ma foi,
Me croire si changeant, si peu semblable à moi ?
J'ignore vos desseins, mais, quels qu'ils puissent être,
Je ne connais, Seigneur, qu'Emmanuel pour maître.
Si vos projets, toujours avec les siens unis,
Concourent à l'honneur de Victor, de son fils,
Rempli d'empressement j'en veux être l'organe.
Mais si quelqu'autre bêt affaiblit où profâne
Le respect, qu'à mon Roi, Victor lui-même doit,
Je n'hésiterait pas sûrement dans mon choix,
Et j'aime mieux mourir, comme un sujet fidèle,
Que de devoir ma gloire au titre de rebelle.
Excusés, si je romps, Seigneur, cet entretien,
Si l'intérêt du Roi dicte vôtre dessein,
J'aurai toujours le temps de vous prouver mon zèle.
A présent mon devoir auprès du Roi m'appelle.
Souffrés que je m'éloigne.

S C E N E III.

V I C T O R *seul.*

Oui ! Va, Sujet ingrát !
Victor, Sans ton secours, sçaura guider ses pas,

J'ai compté que la voix de la reconnaissance,
 Et ton propre intérêt présaient ma confiance.
 Mais je me suis déçu, je vois que dans ton cœur,
 Règne l'Ambition sous le nom de l'honneur.
 C'est ainsi qu'un crédit passager & précaire
 Façine les esprits d'un Sujet téméraire.
 Je t'abandonne au Sort des cœurs ambitieux,
 Victor, sûr de son fils, est trop craint dans ces lieux,
 Pour redouter ta voix qui prétendrait lui nuire.
 Par tes propres ressorts je sçaurai te réduire ;
 Et puisqu'à mes projets tu refuses la main,
 Mon Destin supérieur va S'opposer au tien.
 Rentre dans le néant; moi-seul t'ai donné l'être:
 En périssant, ingrat tu connaîtràs ton maître.
 Je vois venir Dubourg; peut être que son cœur,
 D'un Secours plus fidèle, aidera mon ardeur,

S C E N E IV.

V I C T O R, D U B O U R G.

V I C T O R.

Dubourg, les Rois, jaloux des replis de leurs âmes,
 De leurs desseins secrets ne découvrent les trâmes
 Qu'à ces cœurs distingués, qu'à ces hommes choisis
 Qu'ils daignent élever au rang de leurs amis.
 Parmi tous ces Sujets dont l'ardeur & le zèle
 Ont pû leur mériter le titre de fidèle,
 Vous le savés, Dubourg, je-vous ai distingué.
 Tant que j'ai pû sur vous ma main a prodigué

Et l'emploi des talent, & le prix des faveurs ;
Moi, du bandeau des Rois, j'ai dépoüillé ma tête,
Pour goûter le repôs d'une douce retraite.
Deux ans font écoulés, pleins de charmes pour moi ;
Mon afile est troublé par les désirs du Roi ;
Regrettant les talents, enfouis par son père,
Il veut que ma raison & le guide & l'éclair.
Je ne puis refuser, aux besoins de mon fils,
Et mon expérience, & mes prudens avis.
A ses vœux j'ai cédé, quittant ma solitude,
Du bonheur de l'Etat je ferais mon étude ;
Emmanuel, charmé de mes égards pour lui,
Malgré moi, m'associe à son trône aujourd'hui,
Partage entre nous deux l'autorité Suprême,
Déjà me rend, Dubourg, du sacré Diadème
Une part, en ce jour ; ne pourrais-je à vos soins,
Devoir l'autre moitié ? mon fils & vous, témoins ;
De l'acte par lequel, j'abdiquai la Couronne,
Aux travaux que mon fils à mes mains abandonne.
Donneries plus d'éclat, si libre d'un Récès
Que pour Emmanuel, depuis deux ans, j'ai fait,
Lié par mes sermens, non par ma signature,
Je faisais dans mon cœur triompher la nature ;
Et, fidèle à mes loix, par moi-même à mon fils,
Vôtre Roi dans son père eût un Sujet soumis,
Bien plus sûr que celui qu'un devoir nécessaire
Force à céder au joug d'un pouvoir arbitraire.
Dans le plus grand Secrèt, cet acte dans mes mains
Annihilé par moi, dans l'esprit des humains,
Peut exister toujours, & peut leur faire croire,
Que le droit de cet acte enchaîne encor ma gloire,

Et les vœux qu'en mon cœur je pourrais élever
 Au trône, auquel mon fils vient de m'associer,
 Tandis qu'Emmanuel, conservant sa puissance,
 La devrait de rechef à cette indifférence
 Pour l'éclat, à l'amour que, pour un si bon fils,
 Victor, dans tous les temps, a vivement sentis.
 Dubourg, si vous pouviés flatter cette faiblesse
 D'un Roi sur son retour, & porter la tendresse,
 D'Emmanuel à faire un pas, si doux pour moi,
 Qui me constituant véritablement Roi;
 Pour lui-même seroit de nulle conséquence,
 Vous pouvés mettre un prix à ma reconnaissance;
 Il n'est rien que Victor puisse vous refuser,
 Il n'est rien que Dubourg après ne puisse ôser.

D U B O U R G .

Seigneur, pour vous servir, il n'est rien que ne fasse
 Un homme qui vous doit sa fortune & sa place.
 J'emploierai tous mes soins, & si le Roi consent
 A contenter vos vœux, je m'offre pour garant.
 Mais, quand même d'un fils la tendre confiance,
 A remplir vos desirs plirait sa complaisance,
 Je doute que jamais, sans l'avis du Conseil,
 Emmanuel vous rende un document pareil.
 Permettés qu'avant tout, en Serviteur fidèle,
 J'en parle à vôtre fils, que j'employe mon zèle
 A pressentir d'abord, sans pourtant découvrir,
 Qu'en vôtre nom je parle. A quoi pourront servir
 Les pas que je ferais, si le conseil refuse,
 C'est vers moi seulement que de ses droits il use,
 Et

Et je ne voudrais pas qu'échouant dans mes bâts,
A vous dût s'adresser un semblable refus.

V I C T O R. *à part.*

D'un courtifan adroit c'est bien là le langage !
Le zèle se réduit au politique hommage.
Puisque Dubourg ne peut contenter mon dessein ,
Otons l'impression d'un pareil entretien ;
Ne pouvant point m'aider, il pourrait bien me nuire,
Paraissant renoncer, tâchons de le séduire.

haut.

J'ai crû qu'une démarche aussi simple, Dubourg ,
N'intéressait en rien le Conseil de la cour ;
Je pensais que mon fils, de sa seule puissance,
N'écoutant de son cœur que la reconnaissance ,
Et ne prenant d'avis que de sa volonté,
Pouvait, par cet écrit, me mettre en liberté.
S'il faut, pour cet objet, vous donner tant de peines
Je vous prie, épargnés ces démarches si vaines.
J'en parlerai moi-même à mon fils, en ce jour ,
Et verrai, s'il préfère à ses droits, mon amour.
Le vulgaire méchant pourrait me faire un crime
D'une action, qui n'est, que pure & légitime ,
Et l'on pourrait peut-être, apprenant mes desseins,
Attribuer, à tort, à mes vœux d'autres fins.
N'abusés pas, Dubourg, de cette confiance.
Employant vos avis, même reconnaissance
Animera mon cœur, que si vos soins heureux ,
Eussent, par leurs efforts, satisfait à mes vœux.

D

Je connais du Conseil la lenteur ordinaire ;
 Un mot souvent dit plus, prononcé par un père ;
 Avant tout, laissez-moi sonder l'esprit du Roi
 Et s'il y consentait, vous appelant à moi ,
 J'emploierai votre zèle, & vous devrai de même ,
 Ce que mon cœur préfère à la grandeur suprême.

D U B O U R G .

Délaissant à vos soins un pas si délicat,
 Je fais ce que l'on doit au secrets de l'Etat ,
 Et, condamnant ma bouche au plus profond silence,
 Je vous réponds, Seigneur, de mon obéissance.

S C E N E V .

VICTOR, DUBOURG, CUMIANE.

C U M I A N E .

Seigneur, un Messager au Roi, dans cet instant,
 Vient de rendre un écrit; par un ordre pressant,
 La Conseil assemblé suspend son Ministère
 Jusqu'à ce que, Seigneur, votre bouche l'éclaire.
 Pourra t'il espérer qu'aux vœux de votre fils
 Vous voudrés l'honorer de vos prudens avis ?

V I C T O R .

Je connais le devoir qui vers mon fils m'appelle,
 A l'assister. Victor doit consacrer son zèle.

à Cumiane.

Attendez mon retour, je voudrais sans témoins
A-vôtre noble ardeur confier quelques soins.

Il sort avec Dubourg.

SCÈNE VI.

CUMIANE *seul.*

Que mon âme redoute un entretien semblable !
Victor jusqu'à ce jour encor n'est pas coupable ;
Un reste de vigueur raffermi ses vertus ,
Mais je vois que mes Soins désormais superflûs ,
Me pourront ébranler l'ardeur qui le domine.
La Marquise triomphe, & le pousse à sa ruine.
Pourquoi faut-il hélas ! qu'un lien si flatteur ,
En relevant mon nom, en cause le malheur ?
N'ai-je pû de Victor devenir le beau frère ,
Qu'en unissant ma main au complôt téméraire
Qui doit priver mon Roi de son autorité ,
Et d'une sœur hautaine aider la vanité ?
Périsse mille fois ce lien exécration !
Suivons de nos devoirs le penchant véritable :
Abjurons des Serments par surprise obtenûs ,
Et rendons Cumiane à ses propres vertus.
Mais ma sœur vient ; ô Ciel ! Soutenez mon courage !
Et si mon repentir fut jamais vôtre ouvrage ,
J'implore vos secours ; & m'abandonne à vous.

SCENE VII.

LA MARQUISE, CUMIANE.

LA MARQUISE.

Mon frere écoutez-moi; d'un entretien si doux
 J'ai longtemps désiré le moment favorable,
 Mais, aux vœux d'une sœur toujours inexorable,
 Vous opposés sans cesse, à mes avis pressés,
 D'inutiles retards, où des refus glacés.
 La défiance hélas! de votre cœur bannie
 Vous livre-t'elle enfin au gré de mon envie?

CUMIANE.

Moins docile à vos vœux qu'exact à mon devoir,
 Je ne viens pas ici servir votre pouvoir.
 J'y viens pour ramener votre ame ambitieuse
 Du chimérique espoir d'une attente trompeuse,
 Dont vous berçes, Madame, un esprit exalté.
 Le péril en tous temps fuit la témérité;
 Pour vous plus d'une fois a tremblé ma tendresse,

LA MARQUISE.

D'une vertu sauvage excusant la rudesse,
 Je ne m'arrête point aux dures vérités,
 Au sinistre tableau que vous me présentés.
 La carrière où je cours peut être dangereuse,
 Mais ce titre à mes yeux la rend plus glorieuse.

Ce n'est qu'au lâche seul à jouir sans danger.
Il faut dompter le Sort, on sçavoir le changer.
De l'audace, en tous temps, la gloire fut l'ouvrage,
Et le destin du monde est le prix du courage.

CUMIANE.

Madame, à ce discours je reconnais mon Sang,
C'est ainsi qu'intrepide, & la mort dans le flanc,
Sur des têts d'ennemis, dans un moment extrême,
Vôtre ayeul triomphait par sa vertu suprême,
Mais il mourait servant sa patrie & son Roi.
Chez vous l'ambition seule Dicte la loi
Et confondant les droits, les droits sacrés du trône,
Avec ceux que l'amour sur vôtre époux vous donne
Dand un cœur encor grand, mais par l'age affaibli;
Vous voulés réveiller un désir assoupi:
Et, dépouillant le fils du sacré Diadème,
Vous engagés le père à s'en orner lui-même,
Pour, avec lui, pouvoir en partager l'éclat.
Tandis que, rennonçant au timon de l'Etat;
Victor, d'un digne fils, juge éclairé, bon père,
Abdiqua dans ses mains le pouvoir arbitraire.
Et vous voulés, ma Sœur, qu'oubliant mon serment,
Contre un Roi légitime, un prince bien faisant,
Dans le cœur de Victor ma bouche téméraire
Ranime le désir d'un règne secondaire.

LA MARQUISE.

D'Emmanuel, mon frère, estimant les vertus,
Je n'enlève aucun droit de ceux qui lui sont dûs;

Toujours sûr de ce trône où l'appelle son Sang,
 A son père, il peut bien, céder le premier rang,
 Ce rang qu'il ne remplit, que par un droit précaire,
 Fondé sur les bontés d'un bien fauteur, d'un père.

C U M I A N E.

Ce droit est légitime aussitôt que l'Etat,
 Madame, a consenti que Victor abdiquât,
 Et qu'en paix succédant au plus grand de ses princes,
 Après Victor, son fils gouvernât ces provinces.
 Deux ans ont consacré ce pacte solennel,
 Prétendre le troubler, c'est être criminel.
 Loin de tromper Victor, en flattant sa manie,
 Dans vous que la tendresse aux vrais devoirs s'allie,
 Pour défiller ses yeux que fascine l'erreur,
 Etouffer son orgueil & réchauffer son cœur.
 Vous êtes son épouse & sa plus tendre amie;
 Au même sort tous deux votre destin vous lie.
 Songés qu'à son bonheur le vôtre est attaché;
 Aux regards des humains l'avenir est caché.
 Tandis que votre cœur, nourri par l'espérance,
 Compte sur le Destin; sa commune inconstance
 Découvrant vos projets, au lieu du noble prix,
 Qu'à Victor égaré vos efforts ont promis;
 D'un désastre commun, au fond du précipice,
 Vous fera cheoir, ma Sœur, avec votre complice.
 D'un frère, qui vous aime, écoutés les avis.
 Vous régnés sur les cœurs de Victor, de son fils,
 Par le droit le plus saint & le plus légitime,
 Aurés vous plus de gloire, en recevant d'un crime

Ce que la complaisance, & l'amour filial,
Entre vous volontiers pertagent à l'égal ?

L A M A R Q U I S E.

Je ne m'attendais pas à trouver dans un frère,
A mes vastes desseins, un avis si contraire.
Puisque vous refusés au sang, à l'amitié,
Vous Secours, donnés-les, mon frère, à la pitié.
Tous les ressorts tendûs, la main à frapper prête
Ne Sçauraient plus souffrir, ni délai, ni retraite.
Abandonnerés vous, dans ce péril affreux,
Vôtre Roi, vôtre Sœur, vos amis, vos neveux ?

C U M I A N E.

Si Victor fut mon maître, il ne l'est plus, Madame.
De jours heureux pour lui je souhaite la trône,
Mais, s'étant dépouillé de son autorité,
Quel droit conserve-t'il à ma fidélité ?
An nouveau Souverain, je la dois toute entière.
Toute autre affection depuis m'est étrangère ;
Emmanuel reçut, en face des autels,
De mon attachement les serments Solemnels.
Je Suis tout à ce Roi, Je lui donne ma vie.
Ni l'appâs des grandeurs, ni les cris de l'envie,
Ne me rendront parjure à la voix de l'honneur,
Et si Victor bientôt ne connaît son erreur,
Et n'abjure un dessein indigne de lui même ;
Gémissant, en secret, de sa faiblesse extrême,
Je ferai de mon corps un rempart à mon Roi.
Pour venir jusqu'à lui, vous passerez par moi,

Et pour vous assurer le pouvoir arbitraire ,
Il vous faut avant tout percer le cœur d'un frère.
Voyés , si la Couronne à ce prix , à vos yeux ,
Peut encore flatter vos vœux ambitieux ?
Si j'aimais moins mon sang , en Délateur barbare ,
J'annonçerais le coup que vôtre bras prépare.
Mais la vertu dans moi , me dictant mon devoir ,
A l'amour fraternel laisse encor quelque espoir.
Venés , ma Sœur , joignés , aux cris de la tendresse ,
Les pleurs du sentiment ; venés , le moment presse ,
Rendre Victor à lui , rendre un père à son fils.
Si vous fûtes l'objet qui-les a défunis ,
Dévenés le lien de cette nouvelle chaîne.
Vous pleurés ? ah ! cédés à la main qui vous mène.
Ne jamais s'écarter du sentier du devoir ,
Me paraît surpasser presque l'humain pouvoir ;
Mais connaître son tort , avouer sa faiblesse ,
Bannir de son esprit la dangereuse ivresse ,
Et suivre le chemin d'un légitime ésort ;
De la vertu , ma Sœur , c'est le Sublime effort.



ACTE

ACTE III.

SCÈNE I.

Le Théâtre représente l'appartement du Roi.

CUMIANE. *seul.*

PAR mes heureux efforts ma sœur, enfin vaincuë,
Abjure ses desseins, son âme combattue,
Entre l'ambition & la voix du devoir,
A mes soins empressez a donné quelque espoir.
Dieu puissant, dont la main, protégeant l'innocence,
Prépara les progrès de ma tendre éloquence,
Achève ton ouvrage, en comblant mes Succès!
Eloigne de mon cœur la crainte & les regrets!
Mais, si ma sœur, toujours de ses projets éprise,
A ma crédité tendait une surprise,
Méconnaissant en elle & mon nom & mon sang,
Irai-je, de mes mains lui déchirant le flanc,
Son propre délateur, la déclarer coupable,
Et trancher, par sa mort, cette trame exécration?
Funeste alternative! en quel abyme affreux
Plonges-tu mes esprits, & ralentis mes vœux!
Mais en sauvant ma sœur, sujet traître, infidèle,
Perfide à mon devoir & parjure à mon zèle,

E

En voilant ces complôts, traquais-je à la fois
 Emmanuel, l'Etat, mes Sermens & ma foi ?
 Quelque soit le remord qui déchire mon âme,
 De la vertu suivons la voix qui nous enflâme:
 Auprès de la Marquise, employons, en ce jour,
 Les moyens les plus forts pour hâter son retour.
 Mais, si le sentiment, l'écho de la prudence;
 Ne peuvent mettre un frein au cours de sa vengeance,
 Oublions une sœur, indigne de ce nom,
 Et l'acufant moi-même, implorons son pardon,
 Je la vois qui s'avance, épuifons envers elle,
 Les sentimens d'un frère; & d'un fujet rebelle,
 Etouffant dans son cœur les coupables defseins,
 D'Emmanuel & d'elle afurons les déftins.

S C E N E II.

CUMIANE LA MARQUISE

L A M A R Q U I S E.

Comte, par vos discours, mon âme, pénétrée,
 Craint cette illusion qui l'avoit trop charmée,
 Et voudrait, vous prouvant l'amour de vôtre Sœur,
 Renoncer à jamais à ce projet flatteur.
 Mais envain vos motifs, ma raison elle-même.
 Combattent dans mon cœur; l'éclat du Diadème
 Vient détruire auffitôt ces tranquilles defseins,
 Et l'ardeur de régner rend tous vos efforts vains.
 Avez-vous, comme moi, confidéré, mon frère,
 L'avantage du bât d'un pas fi téméraire ?

Vôtre esprit effrayé, dans ces hardis projets
Ne voit que le revers, moi j'y vois le succès.
Quelle gloire à mon nom, si de ma main débile,
A Victor abaissé devenant seule utile,
De ses lauriers flétris je ranime l'éclat,
Et me vois près de lui l'arbitre de l'Etat!
Je connais comme vous la grandeur de l'ouvrage:
A de si hauts desseins joignés votre courage,
La fortune soutient les cœurs audacieux;
Sachons nous mériter un destin glorieux.
Ce n'est qu'au vil esclave, au cœur rampant & lâche,
A se ployer au joug qui l'opprime & l'attache.
Le destin des héros est de brâver le sort;
Le sang de Cumiane est fait pour cet effort;
Pourquoi vous opposer à la voix qui me guide?
Ah! rougissés plutôt d'une vertu timide,
Qui vous fait préférer, au droit de commander,
Le Sort humiliant de souffrir & céder.
Emmanuel n'est plus, à mes yeux, qu'un parjure,
Manquant à ses devoirs, aux droits de la nature.
Victor seul est mon Roi, c'est à lui qu'appartient
Ce Sceptre, cet Etat, que de Dieu seul il tient;
Et s'il a pour un temps, déposé sa Couronne,
De la lui rendre ici tout aujourd'hui l'ordonne.
Tâchés de mériter sa chémençe & mon cœur;
Servés utilement ma légitime ardeur.
Mais si vous préférés un honteux esclavage,
Au droit de concourir à cet auguste ouvrage
Rampés dans le mepris, accusez votre sang.
Je puis mourir mais non, renoncer à mon rang.

C U M I A N E.

Ces outrageants discours, en déchirant mon âme,
 Ne sauraient m'offensér, ni me changer, Madame.
 Je plains l'aveuglement qui fascine vos yeux,
 Et pour les défiller je regrette mès vœux,
 Puisque ni mes conseils, ni ma vive tendresse,
 Ne peuvent dissiper cette imprudente ivresse,
 Où l'oubli des devoirs & vôtre ambition
 Ont plongé, malgré moi, vôtre faible raison,
 Suivés à vôtre gré ce penchant si perfide;
 Il est de mon devoir de prendre un autre guide.
 Mais si jamais, ma Sœur, le sort trop inconstant,
 Bien loin de protéger un projet déçevant,
 Sur un chemin de fleurs, vous conduit vers l'abyme,
 Des plus cruels revers devenant la victime,
 Songés qu'un tendre frère a prévu vos malheurs,
 Qu'alors il ne pourra vous offrir que des pleurs;
 Inutile secours, au sein de l'infortune,
 Qui, punissant tous deux d'une peine commune,
 Dans mon cœur innocent nourrira la douleur
 De n'avoir pû de vous détourner ce malheur.
 Mais Emmanuel vient: il m'a dit de me rendre,
 En ces lieux; par son ordre ici je viens l'attendre
 Ah! tandis que je vais prendre ses volontés,
 Puissies-vous rejeter vos projets détestés!

L A M A R Q U I S E.

Bien loin de réprimer cette ardeur qui m'enflamme,
 D'une force nouvelle elle élève mon âme.

Soyés âmi, foyés, même mon délateur ;
Je ne suis que la gloire & la voix de mon cœur.

Elle Sort.

S C E N E. III.

E M M A N U E L, C U M I A N E.

E M M A N U E L.

Qu'il est doux pour le cœur d'un fils tendre & sensible
De voir de cette Cour la concorde paisible !
Dans quel séjour des Rois, où règnent en tous temps
L'intrigue, les soupçons, l'Envie & ses Serpents,
Voit-on deux Rois amis, occupant un seul trône,
Partager entre eux deux le poids de la Couronne ?
N'avoir qu'un sentiment, qu'une âme, qu'un avis ?
Comte, de vos travaux je connois tout le prix,
C'est vous c'est vôtre Sœur qui, dans cette journée,
Me faites par vos soins bénir ma destinée.
Je vous dois le retour de mon père en ces lieux,
Je vous dois ses égards; quel don si précieux,
Pourrait donc acquitter ma juste bien faisance,
Motivée envers vous par ma reconnaissance ?

C U M I A N E.

Sire, rendant justice aux vertus de mon Roi,
J'ai rempli le devoir d'un sujet tel que moi,
Et ma bouche, en servant à mon cœur d'interprète,
A trouvé dans Victor une âme toute prête,
A couronner les vœux de son fils bien aimé.
Mais, Sire, pardonnés si mon cœur, alarmé

Peut-être par l'excès d'un Soupçon infidèle
Se repent, mais trop tard, du succès de son zèle.
En invitant Victor à partager vos droits,
D'un cœur respectueux vous Suivîtes les loix.
L'univers étonné rend justice à votre âme,
Vous admire & bénit le motif qui l'enflamme.
Mais vous n'ignorés pas qu'un motif différent
Fit consentir Victor à ce pas étonnant.
La crainte d'un faux pas, les dangers d'une guerre
Attirée à l'Etat par un trait peu sincère,
Ont été les raisons de l'abdication,
Non le dégoût du trône ou l'admiration
De vos talents, Seigneur, ainsi que votre père,
Voulût en assurer vous & l'Europe entière.
Vos vertus convaincant les princes offensés
Que ni l'Etat ni vous n'etiés interessés,
A tromper vos amis, que Victor seul coupable
Avait lui seul ourdi cette trâme exécrable
Le voyant confondû, vous prompt à concéder,
A tout ce qu'avec droit ils pouvaient demander,
L'harmonie & le paix, à l'ombre de vos aîles,
Rendirent à Turin les heures les plus belles.
Au fond de sa retraite, Victor ayant appris
Le favorable essor des exploits de son fils,
(Pardonnés-moi, Seigneur, un si violent doute,
Mais je voudrais prévoir un mal que je redoute)
Victor ayant appris le calme rétabli,
Ses fautes, ses dangers replongés dans l'oubli,
Abusant du bon cœur de ce fils qui l'honore ;
Sur le trône pourrait porter ses vœux encore.
Peut-être par ce doute injurieux, peu sûr,
J'offense vos bontés, je noirçis un cœur pur.

Mais, Sire, vous voyés qu'aveugle dans mon zèle
Je ne fais que la voix d'un cœur tendre & fidèle;
Si Victor, est coupable, une Sœur que je plains,
Comme épouse, devra partager ses destins.
Sur elle, sur mon sang, peut-être sur moi-même,
J'attire le courroux de vôtre diadème,
Menacé par la brigade & devant se venger;
Mais dûllent vos bontés pour nous tous s'échanger
En exils, en tourments! & dût sur moi la foudre,
Expier un tel crime, & me reduire en poudre!
Je ne sçaurais voiler le violent soupçon
Que fait naître en mon âme un retour aussi prompt.

E M M A N U E L.

Cher Comte, je connais le sang de Cumiane,
Et ne sçaurais penser que vôtre sœur profâne
Cette illustre union que confirma ma main,
Et voulût s'en servir pour m'en percer le sein.
Quant à Victor, quand même, oubliant comme père
Que ma tête toujours lui fut soumise & chère,
Si, de l'éclat du trône ébloui quelqu'instans,
Il desirait rentrer dans son droit précédent,
Oserait-il chercher la frêle jouissance,
D'un pouvoir que sa bouche, attestant la puissance
Et de l'Être suprême, & des Rois ses égaux,
Autrefois abjura, desirant le repôs?
Je ne sçaurais penser que, jaloux de ma place,
Sa main voulut détruire un effet de sa grace.
Sacrifiant sa gloire au frivole regret,
De ne pouvoir reprendre un bienfait qu'il a fait.

Bannissés ce soupçon d'une âme trop sensible,
 A s'effrayer envain toujours trop susceptible,
 Bien loin de m'offenser d'un si pressant avis,
 J'oublie en cet instant ma qualité de fils
 Et le tort qu'à mon père a causé vôtre zèle ;
 Mais, en Roi pénétré pour un sujet fidèle,
 Je vous assure, Comte, un cœur reconnaissant ;
 Ainsi que dans mon âme un doux pressentiment
 Me garantit d'un père & l'amour & la foi,
 Suivés, Comte, l'instinct du cœur de vôtre Roi ;
 Rendés à vôtre sœur, à Victor cette estime
 Qu'à sçu leur mériter le respect qui m'anime.
 Un père est toujours père ; & malheur à ce fils
 Qui fitôt de son cœur peut étouffer les cris !
 Cet amour que le ciel, formant l'homme coupable,
 Dans son âme grava d'un trait ineffaçable
 Mais je vois d'Ormea vers nous guider se pas.
 Cumiane, voyés qu'on ne nous trouble pas.

S C E N E . I V .

E M M A N U E L , D' O R M E A ,

D' O R M E A .

Quarante ans consacrés sous l'oeil de vôtre père,
 Sire m'ont mérité sa confiance entière ;
 Il m'en honore encore, & je viens aujourd'hui
 Ici d'en recevoir une preuve de lui.

EMMA-

EMMANUEL.

Quand on a comme vous toujours rendu service,
Sans manquer au devoir, sans blesser la justice,
On peut sans doute attendre, autant de ses égaux.
Que de son maître même, un retour aussi beau.
Je ne suis point jaloux des sentiments d'estime
Dont mon père avec droit vous paye & vous anime.
D'un fidèle sujet relever les hauts faits,
C'est approuver, Marquis, mon choix & mes bienfaits.

D'ORMÉA.

Tout ce que de flatteur m'adresse vôte bouche,
En pénétrant mon âme, & la flatte & la touche.
Mais si jamais mon cœur jouissait en Secret,
Des éloges pompeux que Victor me donnait,
C'était lorsqu'en ces lieux lui seul était mon maître.
Aujourd'hui qu'à lui Seul j'ai consacré mon être,
C'est de vous que j'attends l'éloge de mes soins.
Mais Victor, en ce jour, évitant les témoins,
En prodiguant l'encens à mes faibles services,
Du fort à mon égard relevant les caprices,
Me faisant redouter un funeste avenir,
Pour l'éviter, à lui m'engageait à m'unir;
Me répétant qu'en lui, bien plus que sur vous même,
Je devais établir ma sûreté suprême,
Que, facile à changer, Emmanuel un jour,
Sur ses bontés pour moi faisant un prompt retour,
Pourrait à d'Orméa ravir sa confiance,
Et sur sa tête enfin étendre, sa vengeance.

Un discours si finistre, a pénétré mon cœur
 Victor m'eût épargné ce tableau plein d'horreur,
 S'il n'avait le dessein d'ébranler ma constance,
 Respectant dans Victor les droits de ma naissance,
 Je me suis tû, seigneur, mais mon esprit blessé
 Non pour moi, mais pour vous, s'en ressent offensé ;
 Et je crois entrevoir que Victor en silence,
 Abusant du respect & de l'obéissance ;
 Que pour lui vous avés, a formé le dessein
 De se frayer au trône un facile chemin.
 Je souhaite, seigneur que, dans cette occurrence,
 Pour prévenir ce coup, vôtre rare prudence,
 En ménageant Victor & vous même & l'Etat
 Assure son destin, en évitant l'éclat.

E M M A N U E L.

J'estime de vos Soins la noble inquiétude,
 Mais elle ne scaurait troubler ma quiétude.
 Je connais trop, Victor pour craindre rien de lui:
 Est-ce me détronner que d'offrir son appui,
 Au besoin renaissant que j'ai d'un si grand homme ?
 Vôtre amitié pour moi s'éffraye d'un phantôme.
 Victor voulait connaître, essayant vôtre cœur,
 Quel effet a sur vous pû faire ma faveur.
 Charmé de vous trouver toujours aussi fidèle
 Croyés, Marquis, qu'il rend justice à vôtre zèle.
 Il devait mieux juger de vos attachements,
 Et ne point suspecter pour moi vos Sentiments.

D'OR-

D'ORMÉA.

Puisque vous reprimés mes soupçons & ma crainte,
De mon âme, Seigneur, j'en bannirai l'atteinte,
Mais je ne puis déffendre à mon zèle pour vous
D'observer en silence, & d'être prêt à tout.

EMMANUEL.

La prudence toujours fut vôtre caractère ;
Vous savés trop, Marquis, ce qu'il vous reste à faire :
Sûr de vous j'abandonne à vos soins pressés
A détruire l'effroi de vos esprits blessés.
Pour moi trop assuré de l'amour de mon père.
Je suis si convaincu d'Orméa, du contraire,
Que, si par des témoins vous pouviés le prouver,
Je croirais que Victor a voulu m'éprouver.

D'ORMÉA.

J'admire, en vôtre cœur, cette vertu suprême,
Qui par les sentiments qu'il possède lui même,
Incapable d'erreur, de fraude & de soupçon,
Suppose dans autrui même perfection.
J'étoufferai les cris de cette défiance.
Puissé le ciel aider à vôtre confiance !
En détruisant le mal s'il existe jamais,
En versant sur vos jours le bonheur & la paix.

SCENE

Fa

S C E N E V.

EMMANUEL *seul.*

Quels soupçons dans mon cœur, D'Orméa, Cumiané,
 Veulent ils élever ? si leur bouche profâne
 La vertu de Victor, dois-je écouter l'amour,
 Qui m'excuse l'objet à qui je dois le jour ?
 Ou dois-je en Roi sévère, excité par leur zèle,
 Dans un père chéri voir un sujet rebelle ?
 Dieu puissant ! dont le bras, à mes débiles mains
 Par l'arrêt immuable & caché des Destins,
 Dépôsdant mon père a confié ce trône ;
 Tu fais si j'ai jamais désiré la couronne ?
 Content de mon état, ayant Victor pour Roi,
 Je bénissais toujours & mon père & sa loi ;
 Ta volonté suprême, a choisi ma faiblesse,
 Pour régir cet Etat, soutenir la vieillesse,
 D'un père succombant, sous le poids des travaux,
 Moins épris des grandeurs que d'un heureux repos.
 Dois-je croire aujourd'hui qu'à son serment parjure
 Il oppose à nos loix le cri de la nature ?
 Et qu'oubliant sitôt son Sublime bienfait,
 Sa main cherche à détruire ici ce qu'elle a fait ?
 Non, je ne puis le croire un cœur si magnanime
 Ne saurait se souiller de la honte d'un crime,
 Si Victor désirait le pouvoir souverain,
 Il me découvrirait lui même son dessein.
 Eh ! quelle honte aurais-je à céder à mon père.
 Pour mon sang, cet Etat, toujours héréditaire,
 Rendant plus fortunés les vieux ans de Victor,
 Ne pourrait à mes mains échapper à sa mort ;

Et j'aurais le plaisir, la gloire enchanteresse
De lui rendre, à mon tour, tendresse pour tendresse.
Consultons-le lui-même, & si son cœur, épris
De la royauté, n'ose, en parler à son fils,
En faveur de Victor quittons notre Couronne,
Qu'un fils qui l'a reçue à son père la donne.
Prevenons par cette offre & contentons ses vœux,
Et rendons, s'il se peut, même mon père heureux.

A C T E IV.

SCÈNE I.

EMMANUEL, VICTOR.

EMMANUEL.

DE mes plus jeunes ans aimant la solitude,
Le souverain pouvoir pèse à ma quiétude,
Libre un instant des soins que demande l'Etat,
J'évite par penchant & la gêne & l'éclat:
En tous temps j'ai chéri l'étude & la retraite,
Sur le trône encor plus mon âme les regrette.
Mais je n'ai sûrement d'un instant de loisir,
Res senti dans mon cœur vivement le desir;
Que depuis qu'en ces lieux un ciel juste & prospère,
Au gré de mes souhaits, me ramène mon père.

Qu'il est flatteur pour moi, qu'il est doux de pouvoir,
 Ayant donné, Seigneur, tout le jour au devoir,
 Dans les bras paternels consacrer quelques heures!
 Votre regard, mon père; au sein de ces Demeures,
 Où l'adulation prodigue son poison,
 Dissipe tout éclat, rappelle ma raison;
 Et si jamais, Seigneur, estimant trop son être,
 Mon esprit, s'oubliant, pouvait se méconnaître
 Vos vertus, votre exemple, en détrompant mon cœur,
 Dissiperaient bientôt le néant de l'erreur.
 Accordés plus souvent à l'inexpérience
 Les conseils précieux d'une rare prudence;
 Raffermissés mon âme, dirigés mes esprits,
 Que je porte avec droit le nom de votre fils.

V I C T O R.

Mon fils! ces sentiments assurent ma tendresse,
 Et d'un ciel juste & bon la foudre vengeresse
 Sur l'Etat, & sur vous étendrait son courroux,
 Si vous ressenties moins ce que j'ai fait pour vous.
 Maître de mon empire, & comptable à personne,
 J'ai cédé de plein gré mon sceptre & ma Couronne.
 Si je vous aimais moins, si j'eusse en moins d'espoir
 De vos talents naissants, j'eûs gardé mon pouvoir;
 Mais, blanchi sous le poids d'un pesant diadème,
 En vous, mon fils, j'ai cru voir un autre moi-même.
 Vous gouvernés, & moi, retiré de la Cour,
 Je m'applaudis en vous du fruit de mon amour.
 Tel qu'un Pilote habile, échappé du naufrage,
 Assis sur un écueil, je vois votre courage.

Lutter contre le sort & les coups du Destin ;
mais si jamais je vois que ma débile main ,
Endurcie aux travaux, par l'usage aguerrie ,
A vôtre âme encor jeune & par le sort aigrie ,
Devait un prompt secours, je connais mon devoir ;
Et je viendrais, mon fils, soutenir ce pouvoir
Dont l'Europe liguée & quarante ans de guerre ,
N'ont, malgré leurs efforts, pû troubler la carrière.

E M M A N U E L.

Plein d'égards, de respect, pour vos bontés pour moi,
De suivre vos avis je me suis fait la loi,
Et jusqu'à cet instant de mon obéissance ;
J'ai par l'effet toujours soutenu l'assurance.
Mais un doute secret a depuis quelque temps ,
De la paix de mon cœur troublé les doux instants.
Malgré l'age, & les soins d'un travail sans relâche
Qu'à l'éclat du pouvoir la destinée attache,
Mon père, en vous voyant braver l'air, les climats,
Les veilles du conseil, les dangers des combats,
Reconnaissant en vous vôtre valeur guerrière,
Soutenue en tous temps par la vigueur première,
J'ai crû que, rougissant de céder vôtre rang,
Vous ambitionniés les droits de vôtre Sang,
Si vous vous repentés de n'être plus le maître,
Seigneur, à vôtre fils daignés le faire connaître.
Prompt à vous satisfaire, & sans aucuns regrets
Emmanuel vous rend le trône & vos bienfaits,
Content d'être, après vous, par mon rang & mon zèle,
Le premier des Sujets, un fils tendre & fidèle.

Souffrés qu'à vos genoux je dépose l'éclat
D'un pouvoir qu'en vos mains aimera mieux l'Etat.

V I C T O R .

Ah! voudriés-vous, mon fils, que de cette main même,
Qui vous a ceint le front du sacré diadème,
Carelsant le penchant d'un cœur ambitieux,
J'osai vous dépouiller? me confondent les cieus
Si jamais, dans mon âme, une telle pensée,
Contraire à mon amour, même en songe, est passée!
Régnez, Emmanuel, & bien loin d'envier
Ce pouvoir que mon cœur a sçu vous confier,
Jé confirme à jamais le don de ma Couronne,
Jouisés d'un bienfait que le Destin vous donne;
Soyés toujours bon fils: soyés juge éclairé:
Donnés à vos Sujets l'exemple révére
D'un maître vertueux, près de qui la puissance,
Ne peut autoriser l'excés de la licence.
Père de vos sujets, considérés les tous,
Comme objets principaux de vos soins les plus doux.
Resérés la pouvoir dans ces justes limites
Qu'aux bons Rois l'équité de tous temps a présrites.
Récompensés les bons, reprimés les méchants;
Encouragés les mœurs, les arts & les talents;
Profités des erreurs que Victor a commises,
Victime quelque fois de malheureuses crises,
Souvent je n'ai suivi qu'un cœur ambitieux;
Et quoique, par hazard, un Sort audacieux,
Vint couronner ma faute & relever ma gloire,
J'ai bien des fois rougi d'une injuste Victoire,
Et

Et regreté le sang que mes avides mains
 Ont prodigué souvent à mes hardis desseins.
 Excusés ma faiblesse où je suis condamnable ;
 Et si jamais j'ai fait quelque action louable
 Imités moi, mon fils, tâchés de me passer ;
 Que même vôtre cœur s'efforce à m'effacer.
 Enivré du plaisir d'voir cédé ma place ,
 Du maître dès Destins j'adorerai la grace,
 Qui de me retirer m'inspira le dessein
 Pour confier mon sceptre à vôtre habile main.
 De vos discours, mon fils, la force & la tendresse,
 Sur un corps énervé par l'âge & la faiblesse ,
 Ont trop eû de pouvoir ; & mes esprits confûs
 Demandent un repos propre à mes sens émûs.
 Laissez-moi, mon cher fils, un instant à moi-même.
 Dans peu vous connaîtrez qu'à la vertu Suprême
 Rien ne peut résister, & le cœur de Victor,
 Servira de garant au plus puissant effort.
 Allés, je vous rejoins.

Emmanuel Sort.

S C E N E II.

V I C T O R *seul.*

Ambition funeste !
 Autant que je t'aimais, autant je te déteste !
 Un plus doux sentiment hâtera mon bonheur !
 Je ne redoute plus ta séduisante erreur !
 Le cri de la vertu, celui de la nature
 Dans mon cœur paternel étouffent le parjure.

G

Au dévouement d'un fils, à moins d'être un tyran,
 Victor pourrait-il donc rester indifférent ?
 Non ! volons dans ses bras, avouons lui ma honte.
 Mais, quel transport soudain, d'une flamme si prompte,
 De mes hardis projets vient renverser l'espoir ?
 Moi ? renoncer au trône, au suprême pouvoir,
 Au trône d'où mon fils, encor pendant ma vie,
 Prétend dicter des loix à mon âme asservie !
 Une sombre fureur offusque ma raison !
 L'envie a dans mon cœur épanché son poison !
 Dieu vengeur ! quel tourment vient déchirer mon âme !
 Le repentir me suit, la vanité m'enflamme ;
 Et toujours renaissant, mon orgueil combattu
 Sent un remord secret réveiller ma vertu.

*Victor se jette sur une chaise et
 abandonne sa tête sur ses mains.*

S C E N E. III.

V I C T O R, LA M A R Q U I S E.

L A M A R Q U I S E.

Quittés, quittés, Seigneur, cette vaine tristesse ;
 L'instant est arrivé d'une juste allégresse.
 Vos amis avertis, dans l'ombre de la nuit,
 A l'entour du palais, tous rassemblés sans bruit,
 N'attendent pour frapper que la voix de leur maître.
 Qu'ils connaissent en vous l'homme digne de l'être ;
 Enflammés leur courage, excités leurs esprits,
 A leur ambition prodigués tous les prix,

Et d'un fils confondant le sommeil téméraire
Arrachés de ses mains son pouvoir éphémère.

*Sortant de son assoupissement et d'un
ton de voix concentré.*

V I C T O R.

Quoi? quelle voix m'appelle? est ce toi, mon cher fils?

L A M A R Q U I S E.

Seigneur, un songe a-t'il offusqué vos esprits?
C'est moi, c'est une épouse, empressée & fidèle,
Qui viens vous annoncer les efforts de son zèle.
Me reconnaissez-vous? allons, venez Seigneur,
Profiter des instants d'un calme séducteur;
Sous le poids du Sommeil la victime affaîsée,
Présente à vos amis une victoire aisée.
On n'attend plus que vous: que vos augustes mains
Dirigent nos efforts & hâtent nos desseins,

V I C T O R.

Je n'en ai plus, Madame, & mon âme calmée,
Abjure cette erreur qui l'a longtemps charmée.
Dans mon cœur le devoir fait entendre sa voix,
Et d'un joug volontaire ayant dicté la loi,
Législateur, je dois le premier m'y Soumettre;
Ah! puisque de mes droits j'ai voulu me démettre,

Mon fils est Roi; Victor, est son premier sujet,
 Loin d'exciter en moi la plainte & le regret,
 Renforcés dans mon cœur ce repentir sincère,
 Abjurés avec moi ce projet téméraire,
 Ramenés au devoir ces amis égarés;
 Si vos soins de mon fils les en ont écartés,
 Que par ces mêmes soins plus vrais, plus légitimes
 Votre bouche en ce jour leur épargne ces crimes;
 Et nous de nos devoirs ayant osé sortir,
 Tâchons d'y retourner avec le repentir.

L A M A R Q U I S E.

Quel langage étonnant! hélas! quelle faiblesse
 Vient engourdir en vous l'effort de ma tendresse?
 Ah! je le vois, Seigneur, un instant d'entretien
 Avec Emmanuel a changé son destin.

V I C T O R.

Cet entretien si doux a pénétré mon âme.
 L'eussiez-vous entendû, je suis certain, Madame,
 Que votre cœur sensible en eût été touché,
 Et du cœur de mon fils se ferait rapproché,
 Epanchant dans mon sein l'aveu noble & sincère
 De cet éloignement que pour cette carrière,
 Son âme ressentait, il pressait mes avis,
 Qui devaient le montrer digne d'être mon fils,
 Lorsqu'excité soudain par un soupçon peut être;
 Que mon cœur rougissait de l'avoir pour son maître,
 Renonçant au bien fait dont ma main lui fit don,
 Du sceptre pour, son père il conçut l'abandon,

Me pressant d'accepter cette même Couronne
Que pour vous dès longtemps mon cœur ambitionne.
Etonné de ce don, je voulais l'accepter,
Mais mon cœur tout émû me le fit rejeter,
Et lotant en silence un si grand sacrifice,
Au plus digne des fils me fit rendre justice.
Joignez-vous à mes vœux, & bien loin de rougir
De laisser échouer un si honteux desir,
Par notre amour pour lui, par vôtre obéissance,
Signalons nos regrets, notre reconnaissance
Et que nos cœurs d'accord seuls de sa gloire épris
N'ayent d'autre intérêt que celui de mon fils.

LA MARQUISE.

Vous ne m'étonnés pas, toujours l'âme d'un père
Envers un fils, Seigneur, facile & débonnaire,
Pour l'excuser lui-même étourdit sa raison,
Fait toujours au courroux succéder le pardon,
Mais le motif pressant, qui vers ces lieux vous guide,
Veut une noble ardeur, non un amour timide.
Songés que pour régner les cieux vous ont choisi.
Quel rang occupés-vous ? par un fils obscurci
Dépouillé de vos droits, précipité du trône,
Il vous reste à servir cette même Couronne
Que la Succession sur vôtre front plaça,
Que vôtre valeur même à l'Etat conserva.
Vous m'objectés, Seigneur, qu'un récès volontaire,
De vôtre propre aveu, forme cette barrière
Qui s'élève en ce jour entre le trône & vous.
Avez-vous de l'Etat mérité le courroux ?

Vos peuples, révoltés d'une rigueur extrême ,
Vous ont-ils arraché le Sacré diadème ?
Non, ce peuple vous aime ; un besoin de l'Etat
A ce grand sacrifice en ce temps vous porta.
En bon Roi vous prêtant à ce mal nécessaire ,
Vous nommâtes ce fils vôtre dépositaire ;
Il n'a fait que veiller à vos droits souverains ,
Et, Seigneur, s'il les rend à vos puissantes mains ,
Sans doute il reconnaît qu'il n'a qu'un droit précaire,
Et s'en fait un mérite aux yeux d'un tendre père.
Mais quand même, Seigneur, n'ayant aucun égard
Pour des droits si sacrés, vous céderez la part ,
Songés que vous avés des enfants, une épouse.
De régner avec vous je ne suis point jalouse:
Mais quels biens laissés vous à ces faibles enfants ?
D'un amour mutuel infortunés garants !
Nés aussi près du trône, égaux aux autres princes,
Au lieu de commander sur ces belles provinces ,
Simples sujets d'un frère, & Soumis à sa loi ,
D'appanage n'auront que l'aumône du Roi.
Mais laissons un instant ces détails domestiques:
Fixons les yeux sur vous, sur les douleurs publiques.
Un prince généreux que quarante ans de Soins,
Vôtre peuple en est juge & vos succès témoins,
Ont comblé de lauriers & d'immortelle gloire ,
Dans ses derniers instants, loin du champ de Victoire,
Dans la retraite irait terminer ses destins ?
Tandis qu'Emmanuel, élevé par vos mains,
Et, qui plus est, pour vous méconnaissant encore ,
Jouirait d'un pouvoir, peu fait pour son aurore.

*Elle se jette aux genoux de
Victor, en pleurant.*

Ah ! Seigneur, si jamais j'eus le frivole honneur
De vous appartenir, de fixer vôtre cœur,
Pour moi, pour ma famille & surtout pour vous même
Ne sacrifiés point les droits du Diadème
A l'écho sourd & vain de quelques faibles voix,
Qui diront que Victor, pouvant être encor Roi,
A son fils, par faiblesse, a cédé sa Couronne.

V I C T O R.

C'en est fait ! non, jamais, ma main ne l'abandonne.
Que le ciel sur ma tête épuise son courroux !
Madame, de mes droits mille fois plus jaloux,
J'oublie un fils ingrat que son orgueil entraîne ;
A mon amour pour lui va succéder la haine.
Je vole à la vengeance, & dans peu vôtre époux
Jure de déposer ce sceptre à vos genoux.
Un jour plus éclatant de sa vive lumière
Au feu de ses rayons défile ma paupière.
Habile à refaisir les moments écoulés,
Je vole vers ces lieux où, par vous rassemblés ;
M'attendent ces amis qu'encore je possède.
A de grands maux il faut un violent remède ;
Je cède à mes transports ; mon guide est la fureur.
Vous, Madame, évitant les dangers & l'horreur,
En ces lieux attendés un époux qui vous aime,
J'y reviendrai le front paré du Diadème,
Ou si le ciel injuste, insensible à ma voix,
Veut que je meurs . . . Victor saura mourir en Roi.

L A M A R Q U I S E .

Moi? vous quitter? Seigneur! moi? ménager ma tête?
 Quand Victor en ces lieux va braver la tempête.
 Non! Seigneur, quelque part que vous portés vos pas,
 Je mourrai près de vous & du même trépas.

A C T E V .

S C E N E I .

E M M A N U E L *seul.*

Quel noir presentiment me trouble et me pénètre!
 quelle soudaine horreur en mes sens vient de naître!
 Une secrète voix retentit dans mon cœur!
 Serait-ce d'un désastre un triste avant-coureur?
 Bannissons de l'esprit la crainte puérile.
 C'est au coupable seul, à l'âme lâche & vile
 A frémir à l'aspect, à l'ombre du malheur.
 Le remords seul produit le doute & la terreur.
 Mais l'ame timoree est libre de la crainte,
 Elle attend sans trembler la désolante atteinte
 D'un revers douloureux qu'elle n'a pû prévoir,
 Je n'ai point abusé du Souverain pouvoir,

J'ai

J'ai rempli les devoirs de la grandeur suprême ;
Le crime me redoute, & tout mon peuple m'aime.
Mais, si, malgré cela, la loi d'un ciel vengeur
Veut, en troublant mon calme, affaiblir mon bonheur,
Sonmis à tes décrets, Seigneur, je me résigne ;
Puisque de ton courroux tu me crois encor digne,
Contente tes desirs disposé de mon cœur,
Et sur moi de ton bras épuise la Rigueur.

SCÈNE II.

EMMANUEL, BIANDRA.

BIANDRA.

En ce moment, Seigneur, D'Orméa, plein d'allarmes,
Ayant fait renforcer le poste des gendarmes,
Et l'esprit agité demande à vous parler.
Cumiane avec lui paraît se désoler.
Sire, de cette enceinte, au repôs consacrée,
Puis-je, à l'heure qu'il est, leur permettre l'entrée ?

EMMANUEL.

Si tard ? que veulent-ils ? qu'ils viennent . . ah ! voici,
Ce qui cause l'effroi dont mon cœur fut faisi.

Biandra sort.

SCÈ-

II

SCENE III.

EMMANUEL, D'ORMEA, CUMIANE,
RHEBINDER, St. THOMAS.

D' O R M E A.

Je trouble avec regret, Sire, votre retraite,
Mais le péril préssant où cet instant nous jette
Demande tout le feu de mon activité.
On menace vos jours & votre autorité,
Vôtre bouche a trop tôt blâmé l'avis fidèle
Des doutes dont Victor effaroucha mon zèle.
O le meilleur des Rois! votre bienfaisant cœur
Ne voyait dans Victor qu'amitié, que douceur,
Et votre confiance, envers lui trop prodigue,
Lui laissait le loisir de former son intrigue.
Sans cet âmi prudent, Victor eût du Succès,
Couronné, cette nuit, ses coupables projets.
Cumiane, oubliant la douleur qui l'opresse,
Sacrifiant, Seigneur, à la juste tendresse
Que pour vous il ressent, ses propres intérêts,
Instruit de cette trame, & malgré les regrets
D'immoler de sa main une Sœur qu'il adore,
Vient ici dévoiler un secret qu'il abhorre.

C U M I A N E.

Oui, Sire, de douleur le cœur tout déchiré,
Délateur de mon sang, d'un sang deshonoré,
Guidé par mon devoir, j'ai franchi les limites
Qu'une affection tendre à mon âme a prescrites,

Et pour sauver des jours, précieux à mon cœur,
Ma voix vient déposer contre ma propre sœur.
Rebelle à mes avis la coupable Marquise,
De l'ardeur de régner sentant son âme éprise,
Abusant du pouvoir qu'elle a pris sur Victor,
A son bras criminel voulait donner l'effort ;
Et de ses noirs desseins rassemblant les complices,
Dans l'horreur de la nuit, propre à ces sacrifices,
Son orgueil se flattait de rendre à son époux
Ce trône dont Victor est descendu pour vous.
Déjà pour ses complôts d'insolentes Cohortes
Venait de ce Palais assiéger les portes,
Disperser sous ses coups les fidèles amis
Qu'un tendre zèle aurait près de vous réunis,
Dans le temps que Victor se confiant à l'ombre
S'efforçerait des siens d'accumuler le nombre,
Et marchant à leur tête, ivre de sa fureur,
Etendaient sur ces lieux le carnage & l'horreur.
N'écoutant que mon zèle en ce péril extrême,
J'ai tremblé pour les jours d'un Roi que mon cœur aime ;
Suivi de vingt amis, pour vous prêts à périr,
Aussitôt j'ai couru vous défendre où mourir.
Connu des furieux que leur erreur enivre,
Beau frère de Victor, par eux je me fais suivre,
Dans un endroit secret, de ces murs écarté,
Ou déployant alors mon zèle en liberté,
Etouffant dans mon cœur les cris de la nature
Méconnaissant ma sœur, j'arrête la Parjure,
J'assailis cet essain, saisi d'un prompt effroi,
Le désarme & l'amène en ces lieux avec moi.
N'osant percer, Seigneur, cette enceinte sacrée

J'avertis d'Orméa qui, l'ame pénétrée,
 Et redoutant encor quelques nouveau combats,
 Fit entourer ces murs des plus braves soldats.
 Seigneur, nous avons fait ce que dictaient nos zèles:
 C'est à vous à songer au reste des rebelles,
 A nous tracer un plan qui puisse de l'Etat
 Assurer le repôs, & punir l' attentât.
 Permettés que tournant un regard sur moi-même,
 Je tente de fléchir de vôtre Diadême
 Le courroux mérité; ma trop coupable soeur,
 D'infortunés amis, toujours chers à mon cœur,
 Enchaînés par mes mains, accusés par ma bouche,
 Ebranlent de mon cœur la vertu peu farouche;
 Esclave du devoir, j'ai causé leur malheur,
 Je gémis sur leur sort en plaignant leur erreur.
 Souffrés qu'à vos genoux, pour prix de mos service,
 J'adoucisse pour eux la voix de la justice.

E M M A N U E L.

La Clémence est toujours le plus beau droit des Rois,
 Mais la prudence veut qu'on satisfasse aux loix,
 L'arrêt des révoltés, à présent nécessaire,
 Exige de leur crime un examen sévère,
 Mais si le ciel permèt que nos communs efforts
 Arrêtent du complôt les coupâbles transports,
 Consultant moins les droits d'une juste vengeance
 Que les cris pénétrants d'une tendre indulgence
 Pour l'effort de vertu qu'a prouvé vôtre cœur,
 Je verrai, si je puis, excuser leur erreur

à *D'Ormea*.

Vous, Marquis, dont le zèle & la haute prudence
Ont prévu ces malheurs, en cette circonstance.
Si cruelle à mon cœur, que me conseillés-vous ?

D'O R M E A.

Le coupable est trop grand pour que son sort par nous
Puisse être décidé, non, ce n'est qu'à vous même,
Qu'est réservé le droit de cet arrêt suprême.
Cependant ménageant vôtre sensible cœur,
Balancant d'une part du complôt la noirceur,
De l'autre les égards, la tendresse qu'un père,
Victime malheureuse, à vos yeux toujours chère,
Au tribunal d'un fils en sa faveur aura,
J'ai prévu le moyen qui vous excusera ?
Et remplaçant ici l'autorité suprême,
En vôtre nom, Seigneur, sans vous forcervous-même,
D'être juge d'un père, & d'en dicter le sort,
Non d'un père & d'un Roi, mais de l'ingrat Victor
Par ma voix le Conseil, convoqué par vôtre ordre,
Ignorant jusqu'ici cet horrible désordre
Et les complôts affreux contre vous médités,
Pour prendre sa séance attend vos volontés.
Permettès qu'il opine & conserve sa place ;
C'est à vous qu'appartient le droit de faire grace.
Mais tous les Rois du moins instruits de ce procès,
Du mépris de leurs droits ne feront point blessés.
Ce n'est que par l'Etat qu'un Souverain coupable
Peut & doit être absous, ou jugé condamnable.

Au crime de Victor la loi dicte un arrêt ,
 Facile à détourner à la voix du bienfait.
 Le Conseil doit venger la Majesté du trône ,
 La grâce est dans le cœur du bon Roi qui la donne.

E M M A N U E L .

Qu'il paraisse, & pendant que ses prudents avis
 Vont décider mon cœur, raffermir mes esprits,
 Rhebinder, St. Thomas, guidés par la prudence,
 Rassurés nos amis, réprimés la licence.
 Que des postes nombreux, des officiers choisis
 Placés dans les quartiers, de vos ordres suivis,
 Entretiennent la paix & l'ordre & le silence.
 Ménagés mes sujets, mais si la violence
 Voulait s'abandonner à ses fougueux transports,
 De mes gardes alors que s'avanceut les corps.
 Surtout ne recourés à l'arme meurtrière,
 Que dans le cas pressant d'un besoin nécessaire,
 Et si le ciel, hélas! vous présentait Victor,
 Oubliant de son cœur le criminel essor,
 Ne regardés en lui qu'un Prince respectable
 Que le Conseil d'Etat peut seul nommer coupable.
 Calmés de son courroux les transports furieux;
 Dites-lui que son fils veut contenter ses vœux,
 Que je n'ai contre lui ni dépit, ni colère,
 Que mes bras sont ouverts pour recevoir un père
 Mais s'il résiste... Amis! faites vôte devoir.
 Je vais remplir les miens.

SCE-

SCÈNE IV.

EMMANUEL, ZOPPI, D'ORMEA, DUBOURG.
BALBIAN, SALMATORIS, St. MARSAN,
CUMIANE.

*Le Roi se place au centre, Zoppi à droite
D'Ormea à gauche & les autres en demi cercle.*

EMMANUEL.

Vous, à qui mon pouvoir,
Rempli de confiance, en montant sur le trône,
A remis volontiers le soin de ma Couronne,
Vous savés que mon cœur, cherissant mes sujets ;
Avec plaisir sur eux a versé mes bienfaits.
Délaisant aux fureurs de l'ardente Bellone
Mes voisins inquiets, de la paix que je donne,
Je vois l'Etat goûter la paisible douceur.
Faut-il, lorsque ma main fonde votre bonheur,
Que de ces cœurs ingrâts une trame perfide
Me fasse redouter ce que la main avide,
De tant de Rois rivaux n'aurait osé former ?
Quel monstre, sûrement engendré par l'enfer,
Inféctant mes Etats des poisons de sa bouche,
Y versant les fureurs de son âme farouche,
Sur mes jours, sur mon trône, ose lever la main
Et peut associer Victor à son dessein ?
D'un père que j'aimais l'âme sitôt séduite
A redouter ce père en ce moment m'excite,
J'excuse son erreur, je lui pardonne en fils ;
Mais les droits de l'Etat doivent être suivis.

Le moment presse trop pour découvrir la trame
 De cette trahison, de ce complôt infâme.
 Mes tribunaux pourront, dans un plus libre instant,
 Rechercher & connaître & le chef & le plan.
 D'un dessein si hardi, de ce pas téméraire,
 A présent, s'il se peut, à disculper mon père
 Employés tous vos soins; & si malgré mon cœur,
 La raison de l'Etat, sans pitié pour l'erreur,
 D'un crime non commis d'une trame éventée
 Punit l'intention, & sur la destinée,
 D'un père veut étendre & la rigueur des loix,
 Et la honte du crime, Ah! par égard pour moi,
 Et son juge & son fils, son maître & sa victime,
 Qu'un sentiment plus doux pour Victor vous anime.

DUBOURG.

Avant que le Conseil, rassemblant ses avis,
 Combine la Clémence & les desirs d'un fils
 Avec le délit même & que sa main unisse
 La faute de Victor, le cri de la justice,
 Avec les égards dûs au sang du criminel,
 La voix de la nature & le droit paternel:
 Permettés-moi, Seigneur, & vous, Sénat auguste,
 Qu'en suspendant l'effet d'une recherche juste,
 Je m'accuse-moi-même, au pied du Tribunal,
 D'avoir par mon silence encouragé le mal.

EMMANUEL.

Qu'entends je ! juste ciel ! vous ? de Victor complice ?

DUBO-

DUBOURG.

Non. Seigneur, à Dubourg rendés plus de justice.
Si j'ai failli, ce n'est sûrement pas mon cœur,
Qui manquait, au devoir du zèle & de l'honneur ;
C'est par un dévouement trop grand pour vôtre père.
Voyant à chaque instant la confiance entière
Que pour Victor toujours, Seigneur, vôtre âme avait,
Pouvais je Soupçonner que ce père abusait
De vos propres bienfaits contre vôtre personne ?
Respectant dans Victor sa première Couronne,
Et plus encor les droits que vous donniés sur vous,
Admirant cet effort de l'amour le plus doux,
Je croyais qu'en sujet, à son devoir fidèle,
Après vous à Victor je devais tout mon zèle.
Tels étaient les motifs de l'innocente erreur
Qui dans le précipice entraînaient mon ardeur.
Hier Victor, devant moi relevant, plein d'adresse
Vos bienfaits vos égards, pour lui vôtre tendresse,
Me disait qu'engagé par Son amour pour vous,
Sans regret il quittait les jours Sereins & doux
Qu'au sein de sa retraite & des plaisirs tranquilles
Il devait échanger pour l'éclat vain des villes,
Qu'à leur taux ses talents par vous appréciés,
Par vous à vôtre trône étaient associés,
Mais que Son cœur, jaloux d'une liberté pleine,
Ne pouvait en jouir se voyant à la gêne.
Par l'écrit qu'il remit comme Certificat
Qu'il quittait de son gré le timon de l'Etat,
Qu'il voulait qu'employant tout l'effort de mon zèle
Je vous le demandai. Si j'étais moins fidèle,

J'aurais pû le livrer, en étant possesseur.
 Mais, Seigneur, combinant les devoirs de mon cœur,
 Avec les égards dûs au Père de mon maître,
 Je m'efforçai Soudain à lui faire connaître
 Que sans un ordre exprès de vous & du Conseil
 On ne pouvait céder un document pareil.
 Victor changeant d'objet, pour dérouter mon zèle,
 Et prenant aussitôt un détour infidèle,
 Feignit à cet égard un cœur indifférent,
 Me disant que sa bouche, épiant le moment,
 Parlerait au Conseil, le dirait à vous-même.
 Trompé par l'apparence & le talent Suprême
 De Victor à voiler ses sentimens secrets,
 Ignorant ses desseins, ses coupables projets
 Et l'usage honteux qu'il en prétendait faire,
 J'ai cru que mon rapport étoit peu nécessaire.
 Mais instruit à présent du vrai bât de Victor,
 Je vois que mon silence aidant à cet effort
 A causé tout le mal, & mon âme affaïlée,
 S'accuse d'une erreur par trop d'égards causée.

E M M A N U E L.

Il est bien malheureux que nos communs égards
 De Victor contre nous ont servi les écarts.
 Si pour un père, hélas! jeussè eû moins de tendresse,
 Il n'eût point abusé de l'amour qui me presse.
 Coupable, comme moi, par excès de vertu,
 Je vous absous, Dubourg; vos regrets Superflus,
 Ne feront point rougir un sujet si fidèle
 D'avoir été trompé par l'effort de son zèle.

Aux Conseillers.

Vous, à qui j'ai remis les destins de Victor !
Donnes-moi vos avis, & décidés son Sort.

Z O P P I.

Seigneur, si je consulte & mon cœur & votre âme,
La clémence soudain me pénètre & m'enflamme.
Je vois dans le coupable un père de mon Roi:
Le respect me confond & fait taire la loi.
Mais Si, de mes devoirs suivant le ministère,
Organe de Thémis, par sa voix je m'éclaire,
Je ne vois que le crime, & fixant peu l'objet,
Je ne vois dans Victor qu'un rebelle sujet,
Qu'un âmi séducteur, qu'un cœur perfide, un traître,
Attendant à l'Etat, même aux jours de son maître,
Et vainement voudrais m'attendrir sur son sort,
Je ne vois qu'un coupable, & j'opine à la mort.

E M M A N U E L.

O ciel ! un fils, Zoppi, d'une rigueur extrême
Contre une père userait de son pouvoir suprême ?
En étouffant la voix des égards & du Sang,
Ordonnerait la mort d'un Sujet de ce rang ?
Et jugeant de sang froid d'une tête aussi chère,
Par un honteux trépas j'aviliraïs mon père ?
Aux Claudes, aux Nérons donnés de tels conseils,
Non aux Rois dont les cœurs au mien feront pareils !

CUMIANE.

Loin d'exciter, Seigneur, des motifs légitimes,
 J'implore vos bontés pour d'illustres victimes
 Qu'un destin malheureux vous contraint à punir,
 Il est si beau, si grand, quand on pourrait sévir,
 De prêter une oreille attendrie & clémente,
 Et d'un cœur affligé remplir la douce attente.
 J'aurais tort d'excuser la faute de Victor,
 Mais je ne vois non plus le motif de sa mort.
 Coupable envers son fils, envers sa confiance,
 En l'en privant, Seigneur, c'est la seule vengeance
 Que vous puissiez tirer d'un cœur comme le sien.
 N'est-il pas bien à plaindre en manquant son dessein,
 De se voir échapper l'autorité Suprême
 Et le cœur de son fils & l'illusion même,
 De jamais exercer désormais son pouvoir ?
 Envers l'Etat, Victor, n'a rompu nul devoir
 Successeur à ce trône où, depuis ses ancêtres,
 Sa maison au Piémont a donné tant de maîtres,
 En faveur de son fils, abdiquant son pouvoir,
 Pouvait-il dans le temps pressentir & prévoir,
 Que jamais dans son cœur l'éclat de Diadème
 Ne pourrait réveiller un desir vif, extrême,
 Et que Victor vieilli, dans la pompe des Cours,
 Devoit se contenter des champêtres Séjours ?
 D'un cœur comme le sien pardonnable faiblesse !
 Ce pas doit pour Victor flatter vôtre tendresse,
 En vous montrant un père, au bord de son tombeau,
 Capable de l'effort du plus fameux héros.
 N'ayant que son courage & la gloire pour guide,
 Suivi de peu d'amis, d'une femme timide,

A travers tant d'écueils hazarder t. tel pas ,
Prouve une âme, Seigneur, qu'on ne méprise pas.
Abusé dès longtems par son pouvoir facile ,
A ses pieds n'ayant vu qu'une troupe servile ,
Il a pensé, Seigneur, même n'étant plus Roi ,
Que tout devait toujours se plier à sa loi.
Est-ce ce noble orgueil, mobile de sa gloire ,
Qui doit causer sa mort, & flétrir sa mémoire ?
Non, Sire, vôtre cœur, par un nouveau bienfait,
D'un arrêt si cruel repoussera l'effet.
Eloigné de la Cour, au fond de la Savoye,
Qu'il vive heureux en paix, qu'en prince il y déploie
Le titre glorieux de père de son Roi.
Mais que soumis alors à la Cruelle loi,
Son pied j'amaï ne puisse enfreindre les limites
Du lieu par vos bontés pour son exil prescrites.
En concentrant ainsi ses desseins, son ardeur ,
Et libre d'un remords, tyran de vôtre cœur ,
Vous jouirés en paix de ce bonheur suprême
De conserver un père & vôtre Diadème.

E M M A N U E L.

Interprète d'un cœur vivement pénétré ,
En âmi de son Roi, Cumiane a parlé.
Mais D'Orméa se taît, & Dubourg en silence
De Victor feront-ils l'arrêt ou la défense ?

SCE-

S C E N E V.

RHEBINDER, St. THOMAS. ET LES
PRECEDENTS.

R H E B I N D E R.

Le dessein de Victor, éclaté dans la nuit,
A produit son effet sans rumeur & sans bruit
Etouffé dès l'instant dans son effervescence.
Il a cédé, Seigneur, à notre vigilance,
Le citoyen, tranquille, au milieu de ses murs,
Déteste ces forfaits & ces complôts impurs
Et vos braves guerriers à leur maître fidèles
Attendent vôtre voix pour faire agir leurs zèles.

S t. T H O M A S

De Victor vainement, au gré de vôtre cœur.
J'ai voulu ralentir la course & la fureur,
Et le guider vers vous, le désespoir dans l'âme,
Ne suivant que la voix du dessein qui l'enflamme
A la faveur de l'ombre, inflexible & chagrin,
Il a suivi, Seigneur, un tout autre chemin,
Evitant nos regards, . . . mais de la Citadelle,
Dans le même moment, un Messager fidèle
Demande à vous parler; je l'ai conduit ici:
Permettez-vous qu'il entre? il est de St. Remi.

EMMANUEL. *aucun fait signe qu'il entre.*

Mon cœur ne me promet auneun flatteur présage.
Mais qu'il vienne.

SCÈNE VI. & dernière.

LANSASQUE, ET LES PRÉCEDENTS.

LANSASQUE.

Seigneur, excusés, si j'outrage
D'un sincère récit le Père de mon Roi.
L'exacte vérité va parler par ma voix;
Je ne fais que remplir un ordre qu'on me donne;
St. Remy me commande, & mon devoir l'ordonne.
Du jour sur son déclin l'agréable clarté
Faisant place à l'instant, au repôs consacré,
La nuit sur l'horifon de ses crêpes funèbres
A peine avait voilé le ciel de ses ténèbres
Qu'exact à son devoir, St. Remy, des remparts,
Assurait le repôs, l'ordre de toutes parts
Lui même avec sa ronde, à l'ombre du silence
Accomplissait les Soins que dictait sa prudence,
Lorsqu'une voix soudain appelant vos soldats
Exige que l'on mit les ponts levis à bas.
St. Remy vers les murs à cet ordre s'avance
Refuse en alléguant la Severe défense,
Mais Victor près du pont suivi d'un gros d'amis
Au fort absolument demande d'être admis,
Disant avoir un ordre accordé par vous-même.
La prudence se prouve en un moment extrême;
Respectueusement, St. Remy dans sa main
Veut avoir avant tout cet ordre Souverain
Mais Victor, irrité de cette résistance,
Menace St. Remy de toute sa vengeance,

Lui reproche cent fois les bienfaits qu'il lui doit,
Et lui fait redouter la rigueur de nos loix.
St. Remy quelque instant d'abord balance, hésite,
Ne fait s'il doit céder au prince qu'il irrite,
Respectant dans Victor le père de son Roi,
Ou si, n'écoutant que son devoir & la loi
Il restera fidèle aux préceptes de guerre.
Enfin se décidant pour cette dernière,
Et généreuse idée, & n'emettant son Sort
A l'avis du Conseil, il adresse à Victor,
Ces mots respectueux, dictés par son courage.
„ Je n'ai point oublié que je Suis vôtre ouvrage,
„ Que je vous dois ma place & mon bien & mon rang
„ Et pour vous je suis prêt à verser tout mon Sang;
„ Mais les tites sacrés de ma reconnaissance,
„ Ne peuvent ébranler la juste confiance
„ Qu'Emmanuel, Seigneur, a remise en ma main,
„ Si quelque ordre du Roi garanti de son sein
„ Vous permet à cette heure occuper cette place
„ Montrés moi-le, Seigneur, épargnés la menace
„ Et volontiers je cède & mon poste & mes droits.
„ Mais si sans cet écrit de vôtre auguste voix,
„ Guidé par des desseins dont j'ignore la force,
„ A mes devoirs, Seigneur, vous tendés une amorce
„ Retirés vous Soudain, ou suivant mon devoir,
„ Des canons du rempart j'emploirai le pouvoir „
Après ce peu de mots, St. Remy crie à l'arme
Rassemble ses soldats & fait battre l'allarme.
Victor, honteux de voir échouer son dessein,
Murmurant a repris du Palais le chemin.
St. Remy, dans la place enchaîné par son zèle,
Et voulant vous pallier un rapport bien fidèle,

M'a chargé de venir près de vous l'apporter,
Et dans ces lieux, Seigneur de vous le présenter.

Il Sort.

E M M A N U E L.

Ah! Victor, quand mon cœur pour toi plein de tendresse
Cherche tous les moyens d'excuser ta faiblesse!
Quel démon, si jaloux de ton amour pour moi,
Sans cesse me fournit des armes contre Toi!
Hélas! pourquoi plutôt à ton âme séduite
N'a-t'il donc conseillé le remords ou la fuite?
Mais bravant mon pouvoir & l'Etat & la loi
Tu viens, quoique coupable, habiter près de moi.

D'O R M E A.

Seigneur, un tel excès me glace d'épouvante!
D'un cœur ambitieux il surpasse, l'attente.
L'erreur peut quelque fois nous séduire un moment,
Mais la raison détruit cet éblouissement,
Et ramène bientôt même une âme égarée;
Mais voyant une fois l'espérance frustrée
D'un dessein téméraire, ôser y retourner,
D'une âme audacieuse aveuglement braver,
Et son fils & l'Etat, prouve un cœur dont la pente
D'un retour à l'honneur éloigne toute attente.
Je voulais implorer les bontés de mon Roi
Pour un coupable illustre, au dessus, de la loi,

K

Mais ce trait me pénètre, & je n'ose répondre
 Qu'un jour Victor ne pût tous nos efforts confondre;
 De ses sacrés destins ne tranchons pas le cours,
 Mais par égar pour vous, pour vos précieux jours,
 Réprimons cette ardeur en tous tems criminelle,
 Dangereuse à l'Etat, & pour vous si cruelle,
 Et dans le murs chéris qu'à Rivoli sa main
 Forma pour ses plaisirs, confinons son destin.

D U B O U R G.

A cet avis, Seigneur, si clément & si sage
 Je joins le mien.

B A L B I A N.

Seigneur, un si cruel outrage,
 Vous demande un exemple, & l'Etat en danger
 Doit être délivré d'un rebelle Sujet.

S A L M A T O R I S.

Aux raisons de l'Etat, Seigneur, joignons encore
 Les effets malheureux qu'éclairerait l'Aurore
 Du retour au crédit de ce cœur corrompu.
 Victime du devoir, celui dont la vertu,
 A soutenu vos droits, pour son obéissance
 Epruverait bientôt de Victor la vengeance,
 Et mourant par ses coups, tôt on tard, sous sa main,
 Verrait à sa fureur immoler son destin.

St. M A R S A N.

Eh ! quand même son cœur, politique ou sincère,
Affecterait aux yeux d'une garde sévère
Quelques feintes vertus, la Marquise, Seigneur,
Trouverait bientôt l'art d'irriter sa fureur.
Cet exil n'accomplit qu'un tiers du sacrifice ;
Il faut emprisonner ses amis, sa complice,
Et si dans un château vous renfermés Victor
De son épouse il faut le séparer encor ;
Et délivrant son âme aveuglement soumise
De l'inquiète ardeur de la vaine Marquise ,
Loin de lui, dans des lieux à Dieu seul consacrés,
Tourner au repentir ses desirs égarés.

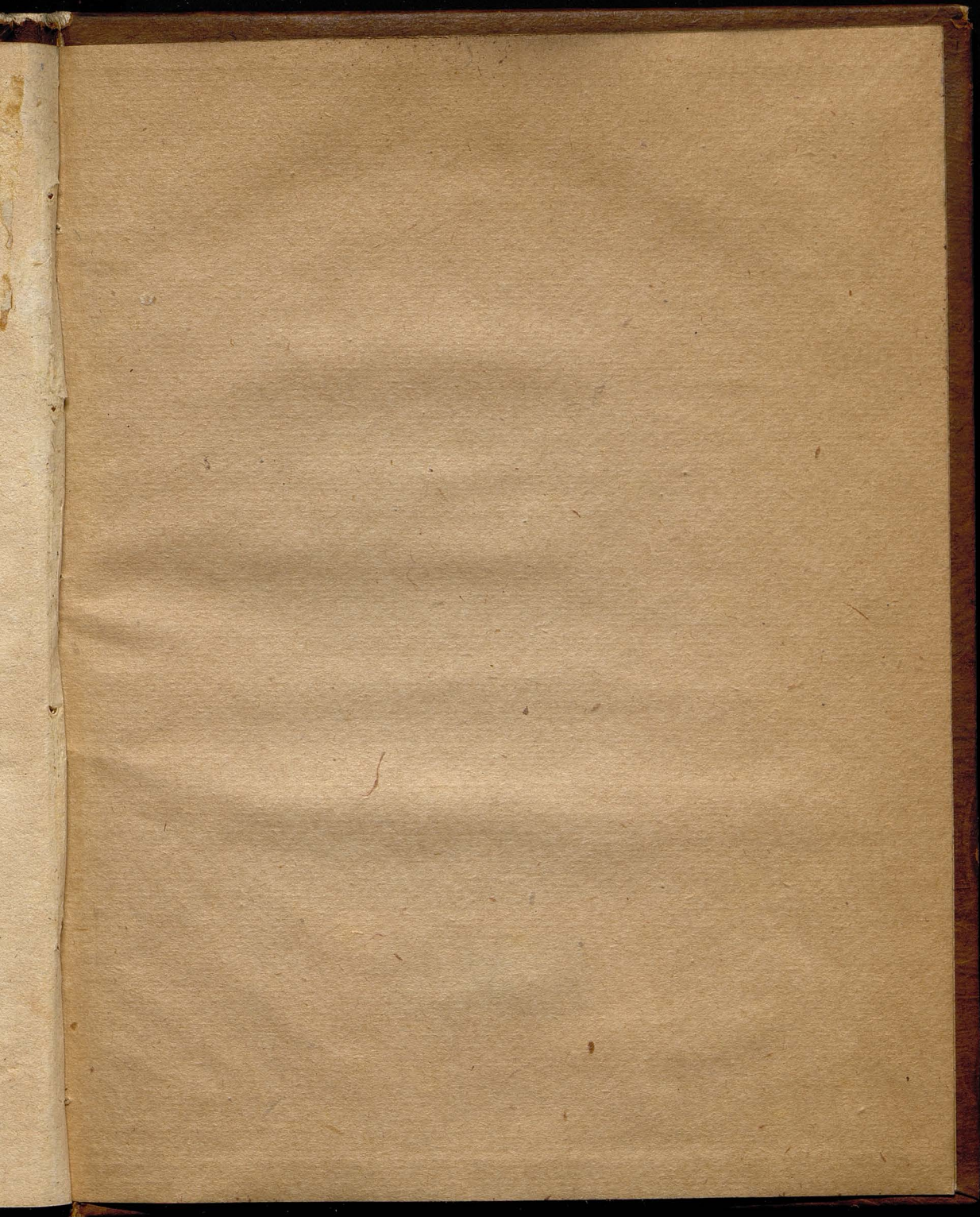
E M M A N U E L.

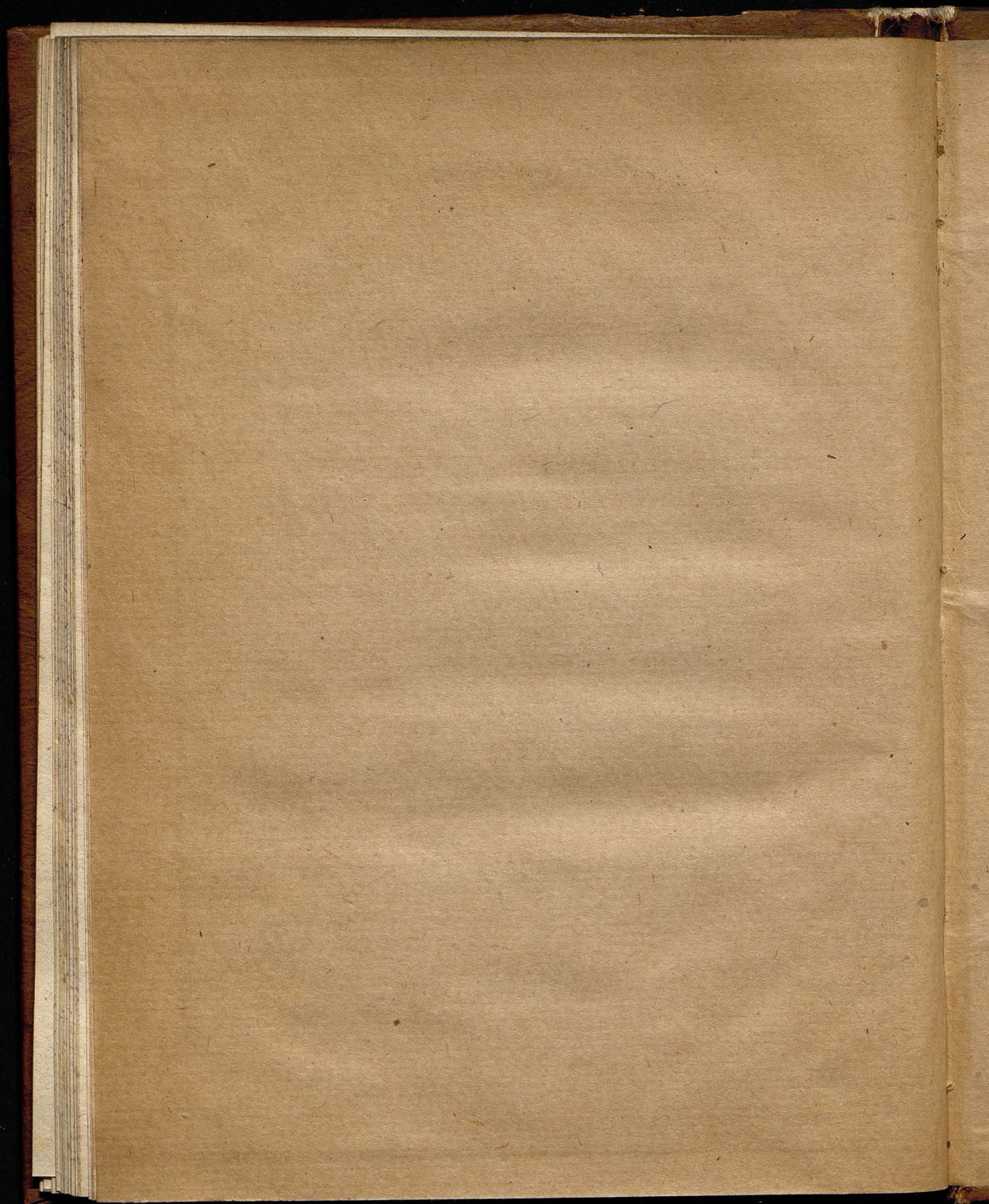
L'accord de vos avis me décide moi-même,
Je dois sacrifier aux droits du Diadème
Le faible de mon cœur, mais Si l'autorité
Exige, pour l'Etat, de ma sévérité
Un nécessaire exemple à mon obéissance,
Je n'y veux point donner les traits de la vengeance.
Vous livrant un coupable à mon âme bien cher,
Je donne une Victime au devoir que je Sers ;
Comme Roi, de l'Etat n'étant plus que l'organe ,
Ce n'est point vôtre fils, Victor qui vous condamne,
C'est la loi, subissés la peine d'une erreur
Qu'excufera toujours vôtre fils dans son cœur.
Mais ayant contenté l'Etat dans sa vengeance,
Laissez-moi Satisfaire au moins à ma clémence.

Cumiane, approchés; envain de vôtre Sœur
 Jevoudrais adoucir le sort plein de rigueur,
 Des besoins de l'Etat nécessaire Victime,
 Je lui donne la vie & pardonne son crime.
 Mais très loin de ces lieux que ses jours conservés
 Pleurent sur les écarts de ses veux reprovés.
 A tous ces malheureux, égarés par mon père,
 Que vos mains ont Soumis, livrés à ma colère
 Si par devoir pour moi vous fites leur malheur,
 Pour prix de vos vertus, oubliant leur fureur,
 Je vous remets leur Sort, que leur devoir efface
 Leur erreur & leur crime: allés, je leur fais grace.
 Et moi d'un Dieu de paix implorant les faveurs,
 Inondant ses parvis des torrents de mes pleurs,
 Si jamais j'ai failli, mérité sa colère,
 Attiré par mes faits le malheur de mon père,
 Par mes larmes, allons, au pied de ses autels,
 Adoucir, s'il se peut, ses décrets immortels,
 Détourner sa rigueur, invoquer sa clémence,
 Opposer aux devoirs de mon obéissance,
 Les raisons de l'Etat, l'intérêt des Sujets,
 Et l'abus de Victor dans ses propres bienfaits.

F I N.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0026222

